4

CHARLES ET CAROLINE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Palais-Royal, le 28 Juin 1790.

Par M. PINAULT-LE BRUN.

Prix, 1 liv. 10 sols.





A PARIS,

Chez CAILLEAU & FILS, Libraires-Imprimeur, rue Galande, N° 64.

1790.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CHARLES DE VERNEUIL.	*M. St-Clair.*
CAROLINE, Femme de Charles.	*Mme. St Clair.*
DE VERNEUIL, père.	*M. de Rozières.*
DE VERNEUIL, fils.	*M. Vallienne.*
LE COMTE DE PRÉVAL.	*M. Châtillon.*
BAZILE, Ami de Charles.	*M. Michot.*
CÉCILE, Fille de Charles & de Caroline.	
LA FLEUR, Valet du Comte de Preval.	*M. Fusil.*
UN EXEMPT.	*M. Geneſt.*
GARDES.	

(*La Scène eſt à Paris.*)

PRÉFACE.

CETTE Pièce n'eſt point un ſujet d'invention. Tous les incidents ſont conformes à la vérité, les caractères ſont pris dans la nature. Charles, ſa femme, ſa fille, ſon père, ſon frère, le Juge inique qui l'aſſaſſina juridiquement il y a trois ans, tous ces perſonnages ſont exiſtants, & pluſieurs ſont jeunes encore.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraiſemblable.

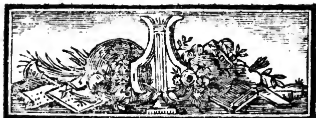
Tel eſt le motif de cette courte préface. Croira-t-on en effet, que Charles fugitif, malheureux, manquant de tout, invoquant du fond de la Hollande une loi poſitive qui l'autoriſait à diſpoſer de ſa main, croira-t-on, dis-je, qu'un Juge ait oſé publiquement ſe rendre coupable de prévarication, d'oppreſſion, & de deni de juſtice en rendant un décret qui déclarait Charles mort depuis pluſieurs années, lorſque ce Juge étoit convaincu de ſon exiſtence ? Croira-t-on que parmi les Citoyens d'une Ville célèbre par ſon ancien patriotiſme, tous également convaincus de l'exiſtence de Charles, il ne s'en trouva pas un qui oſât dire au Juge : vous

êtes un fripon, & vous ne difpoferez plus de nos biens ni de nos vies. Le malheureux fut opprimé, il le fut impunément. *Il n'avait pour lui que l'équité.*

Les Dieux font lents à faire juftice, mais enfin ils la font.

Ce Juge démafqué expiera fes malverfations Pourfuivi, méprifé, haï de fes Concitoyens, l'heureufe Révolution qui nous rend à nous-mêmes, lui a porté un coup terrible. La juftice & la raifon s'anéantiront fans doute. Puiffe fon exemple être utile à fes fucceffeurs !

Je n'ai qu'un regret. C'eft que le plan de mon ouvrage ne m'ait pas permis de mettre cet homme fur la fcène. Je n'ai pu en parler qu'en paffant. Mais la publicité de cet ouvrage fuffira pour le dévouer à l'opprobre.



CHARLES ET CAROLINE;

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente une Chambre, dont les murailles sont nues. On apperçoit quelques meubles grossiers & à demi usés.)

SCENE PREMIERE.

BAZILE. CAROLINE. CÉCILE.

(Bazile & Caroline sont assis. Caroline travaille. Cécile joue sur les genoux de sa mère.)

CAROLINE, *tristement.*

Il ne vient pas !

BAZILE.

Dame, au métier qu'il fait, on n'eſt pas toujours maître de ſoi.

CAROLINE.

Malheureux Charles !

BAZILE.

Vous le plaignez toujours ; & tenez, Caroline, je n'aimons pas ça. Charles gagne tout ce qu'il veut. Il a un certain air, là... qui fait qu'on le préfère à tous les Commiſſionnaires du quartier : je n'en ſommes point jaloux, il mérite ſon bonheur ; mais au moins ne faut-il pas ſe plaindre, quand la fortune nous rit.

CAROLINE.

Quand la fortune nous rit ! Ah ! Bazile.

BAZILE.

Oh... Encore des lamentations, il faut que je vous aimions ben pour écouter tout ça, car c'eſt ſi déraiſonnable, ſi déraiſonnable, voyez-vous, qu'en conſcience je n'y comprenons rien.

CAROLINE.

Je le crois, Bazile ; mais moi, qui ſuis cauſe de tout, moi, qui...

BAZILE.

Moi, qui ſuis cauſe de tout, moi, qui... V'là vingt fois que vous voulez parler, & que vous vous arrêtez tout court : queuque tout ça veut dire ?

CAROLINE.

Ah ! depuis ſi longtems je dévore mes chagrins...

BAZILE.

Raiſon de plus pour laiſſer là la crainte & la feintiſe.

CAROLINE.

Mais Charles approuvera-t-il...

BAZILE.

Vous feriez tous-deux d's'ingrats, si vous aviez des secrets pour moi. Charles, Charles me connaît mieux que vous. Y sent ce qui'm'doit, & y me regarde comme son meilleur ami. En effet, n'est-ce pas moi qui l'ai fait ce qu'il est ? Je l'ons recommandé à nos pratiques, parce que je l'i ons reconnu de l'intelligence, & qu'il est porteur d'une figure qui annonce de l'honnêteté. Vous étiez tombé ici comme des nues. Charles pleurait sur vous, vous pleuriez sur vot'enfant, j'ons vu vos larmes, je vous ons recueilli tous trois. Ce n'est pas un reproche, au moins, car j'ons trouvé du plaisir à ça. J'avons dit : y sont trois & je sommes seuls; ils ont besoin, & je ne manquons de rien, les Riches les repoussent, & ben, morguène, je les aiderons, y me devront leux pain & j'en ferons d's'amis. Au lieu de répondre à ce que j'attendions, vous souffrez, Caroline, vous soupirez devant moi, & vous vous taisez ! Vous ne m'aimez pas, non, vous ne m'aimez pas.

CAROLINE.

Ah ! Bazile, je ne vous aime pas ! Et se passe-t-il un seul jour que je ne vous parle de ma reconnaissance ?

BAZILE.

Oui, vous m'en parlez, mais vous ne me la prouvez pas. Ce silence...

CAROLINE.

Peut être agréable à mon époux. Son nouveau métier...

BAZILE.

Hé ben, son métier ? Croyez-vous qu'il d'shonore donc ? Tout métier qui nourrit son maître & qui ne-

coûte rien à la conſcience, eſt un métier qu'on peut faire & avouer ſans honte.

CAROLINE.

Oui; mais ſa naiſſance...

BAZILE.

Sa naiſſance... Eſt-y fils d'un Prince ? mais s'roit-y l'fils d'un Roi, drès qu'il eſt ſans reſſource, y n'en eſt que pus eſtimable en nourriſſant de ſes ſueurs ſa femme & ſon enfant.

CAROLINE.

Ah ! Bazile, comme vous me preſſez!

BAZILE.

C'eſt que j'ſouffrons de vous voir ſouffrir, & que j'ons le droit de partager vos peines, ſi je n'pouvons les ſoulager.

CAROLINE.

Eh bien, mon ami...

BAZILE.

Oui, Caroline, oui, je ſuis vot'ami, c'eſt le mot.

CAROLINE.

Hé bien, mon ami, je vais vous ſatisfaire. Vous ne vous plaindrez plus de ma réſerve ; elle pèſe à mon amitié, & ce que vous avez fait pour nous...

BAZILE.

Laiſſez ça, laiſſez ça. Je ne l'ons fait que parce que j'ons cru qu'en pareil cas j'aurions reçu de vous les mêmes ſervices. C'eſt tout ſimple ça. Faut que les pauvres s'aidiont entr'eux, pis'qu'les autres n'y prenont tant ſeulement pas garde. Allons, voyons, queuqu'i vous manque encore ? ſi je l'avons, c'eſt comme ſi c'étoit à vous. Parlez, j'écoutons.

CAROLINE.

Je ne ſais par où commencer... Mes larmes coulent.

BAZILE.

Hé, morgué, des pleurs n'font pas des raisons. Voyons donc, encore un coup, parlez.

CAROLINE.

Mon Mari, mon pauvre Charles... Ah ! Que je lui ai coûté cher !

BAZILE.

Le bonheur peut-y trop se payer ?

CAROLINE.

Il étoit né pour un état..

BAZILE.

Pus noble, peut-être, à la bonne heure. Mais sa Caroline est tout pour li ; je le crois, parce qu'il le dit & que Charles ne ment jamais.

CAROLINÉ.

Oui, sans doute, il étoit né pour un état plus rélevé. Mais, moi, jeune, sans parents, sans fortune, & surtout sans expérience, pouvais-je... Charles...

BAZILE.

Charles vous trouva jolie, pas vrai ?

CAROLINE.

Il me le dit du moins.

BAZILE.

Je le crois. Et lui, que vous en semblait ?

CAROLINE.

Eh, qui n'aurait-il pas charmé ? Sa jeunesse ; ses graces, ses soins étaient des armes trop fortes pour une jeune fille livrée à elle-même.

BAZILE.

Enfin...

CAROLINE.

Enfin ses prières furent des loix pour mon cœur. Il parla & je le suivis. Un sol étranger fut notre asyle, & un autel sacré, mais méconnu par nos loix

reçut nos fermens. Avec quel plaisir je prononçai celui de vivre pour Charles! Avec quel délire il prononça celui d'une éternelle fidélité! Mon ami, je ne vous peindrai pas ce que nous sentîmes : vous êtes seul, & il est des sensations qu'on ne peut concevoir qu'en les éprouvant soi-même.

BAZILE.

Je conçois aisément le bonheur de mon ami Charles. Après?

CAROLINE.

Nous épuisâmes bientôt ce que mon Mari avait d'argent. Nous nous trouvâmes, dans une terre étrangère, isolés de la société, sans support & sans espoir. L'amour de la Patrie parlait au cœur de Charles. Le besoin se faisait sentir, Charles était père, ses larmes avaient déjà coulé sur ma petite Cecile, il souffrait pour elle & pour moi. Partons, me dit-il un jour, partons, ma Caroline, retournons en France. Une éducation soignée, des talents agréables m'y promettent des ressources. Nous n'y connoîtrons pas l'opulence; mais nous y serons loin de l'adversité. Jamais je n'avais sçu rien refuser à Charles, &, malgré de tristes pressentiments, je pris notre Cécile dans mes bras, & je le suivis encore. La fatigue, ma faiblesse, rien ne m'arrêta. Je souffrais beaucoup, mais je pleurais en détournant la tête, & Charles ne voyait pas mes larmes... Nous arrivons aux frontières, & nous apprenons que le Comte de Verneuil, son père, sollicitait la cassation de notre mariage. Que deviendrai-je, si tu m'abandonnes, dis-je à Charles? Quel sera mon sort, si tu doutes de moi, me répondait-il? Je lui présentais son enfant, & il partageait ses caresses entre nous deux. Enfin nous arrivons dans la Capitale,

Tout y est changé pour nous. Les cœurs se resserrent, les portes se ferment, les espérances s'évanouissent, &, sans vous, Bazile, quel eut été notre sort?

BAZILE.

Et c'est là ce qui vous afflige ? Sans vous Charles serait pus riche, mais y n'serait pas votre Mari, y n'serait pas père, y n'aurait pas chaque soir le plaisir de serrer contre son cœur sa femme & son enfant. Tenez, rien qu'à le voir, je devinons ce que c'est, & je sentons du goût pour le mariage. S'il y avoit seulement deux Carolines...

CAROLINE.

Cependant le Comte de Verneuil nous poursuit du fond de sa Province. Son fils, caché sous le nom de Charles & sous l'humble vêtement d'un Commissionnaire, peut échapper à toutes les recherches; mais, Bazile, un sentiment intérieur me répête sans cesse : si la nature vous approuve, la loi vous condamne... Ah! mon ami, je sacrifierais ma réputation, je souffrirais tout, tout jusqu'au mépris, il me suffirait de ne l'avoir pas mérité... Mais cet enfant qu'on méconnaît, qu'on rejette, de quoi est-il coupable ? Si sa naissance est un crime, sa faiblesse a des droits. Si son père...

BAZILE.

Si son père...

CAROLINE.

Si son père excédé de travail, sollicité par ses parents, par leurs amis...

BAZILE.

Ah ! Caroline, Caroline, vous le croyez capable d'un crime !

CAROLINE.

Je connais sa droiture, mais les tems, le malheur...

BAZILE.

Ne peuvent rien contre la probité.

CAROLINE.

Je le crois, je me plais à me le persuader.

BAZILE.

Et vous avez raison. Charles changer à ce point-là! Cte pensée là me chagrine.

CAROLINE.

Mais le père de mon époux ?...

BAZILE.

Laissez-le faire. Il a pour li les méchants, qui l'excitent peut êtte; & comme vous dites fort ben, vous avez pour vous la nature. Et pis, quel enfant doit désespérer de son père? Qu'i soit fâché, qu'i soit en colère, qu'il a t déjà le bras levé, c'est toujours un père? Que le fils se présente tant seulement, & y m'semble...

CAROLINE.

Il vous semble que votre sang vous serait toujours cher. Heureuse simplicité qu'on ignore dans le monde, & qu'on ne trouve plus que parmi les Citoyens les plus obscurs!

BAZILE.

Caroline, le malheur rend méfiant; mais nous, qui voyons tout ça de sang froid, qui faisons les commissions des meilleures maisons du Quartier, qui n'ons à faire qu'aux Valets de-chambre & aux Maîtres, & qui sçavons nous expliquer, Dieu merci, je vous dirons qu'il est d'honnêtes gens, que bon sang ne peut mentir, que le Comte de Verneuil n'sera pas l'ennemi de son fils, & que son fils n'sera

pas le bourreau de sa femme, d'son enfant, & d'son ami : oui, de son ami. Charles, Commissionnaire, est un brave homme, & Verneuil le fils, qui aurait tacheté son nom par eune scélérateſſe, déſeſpérerait Bazile, & ne ſerait pas pus heureux. Mais laiſſons-là toutes ces imaginatives, & ne penſons plus à des choses dont il est incapable.

CAROLINE.

Ah! Oui, oui, il en eſt incapable. Je rougis quelquefois de mes craintes... Mais, Bazile, je ſuis mère.

BAZILE.

Et n'eſt-y pas père ly, n'eſt-y pas bon père ? Allons, Caroline, n'ſongeons qu'à le recevoir. V'là l'heure du retour. En le voyant...

CAROLINE.

En le voyant, je ne penſerai qu'à mon bonheur.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS. LA FLEUR.

LA FLEUR.

N'EST-CE pas ici que demeure un Commiſſionnaire...

BAZILE.

Il y en a deux, Monſieur, Charles & Bazile.

LA FLEUR.

C'eſt Charles que je demande.

BAZILE.

Il eſt ſorti, Monſieur.

LA FLEUR, *à part.*

Je le savais bien. (*haut.*) J'en suis fâché : j'ai de l'argent à lui remettre.

BAZILE.

V'là sa Femme, Monsieur, c'est comme si c'étoit li.

LA FLEUR, *à part.*

Elle est très-bien, cette femme-là. Monsieur le Comte n'a pas tort.

CAROLINE.

Ne vous trompez-vous pas, Monsieur? De l'argent à mon Mari : personne ne lui en doit.

LA FLEUR, *tirant une bourse.*

Voilà cependant une bourse...

CAROLINE.

Ah! vous vous trompez, vous vous trompez, Monsieur. Une bourse pleine d'argent! Ce n'est pas à nous qu'elle est destinée.

LA FLEUR, *à part.*

Elle paroît désintéressée (*haut.*) Pardonnez-moi, Madame, cette bourse est pour Chatles, un Commissionnaire...

BAZILE.

C'est bien lui.

LA FLEUR.

Une homme honnête, affable, d'une figure intéressante.

CAROLINE, *se levant vivement.*

Oh! oui, Monsieur, c'est bien lui.

LA FLEUR, *à part.*

Aimerait-elle son Mari ? (*haut.*) Qui a une femme malheureuse, dont la triste situation...

CAROLINE, *tristement.*

Ce n'est plus lui, Monsieur, remportez votre argent.

LA FLEUR.

Cependant Monſieur le Comte m'a bien recommandé...

CAROLINE.

Le Comte de Verneuil, Monſieur? (*à part.*) Mon ſang ſe glace.

LA FLEUR.

Non, Madame, le Comte de Préval.

CAROLINE.

Monſieur le Comte de Préval? Nous ne le connaiſſons pas; Charles du moins ne m'en a jamais parlé.

LA FLEUR.

Il vous connait, lui. C'eſt un homme unique par ſa bienfaiſance, par ſon activité à chercher & ſoulager les malheureux.

CAROLINE.

C'eſt-à-dire, Monſieur, que c'eſt une aumône que vous nous apportez? Remerciez monſieur le Comte, & dites-lui que Charles laborieux, que ſa femme économe, n'ont beſoin des ſecours de perſonne; & qu'ils refuſent un don, qui peut être plus utilement placé.

BAZILE.

Bien!

LA FLEUR, *à part.*

Elle eſt fière: il faudra faire un ſiége dans les règles. (*haut*) Mais vous refuſez, Madame, d'une manière bien peu réfléchie. Songez qu'un grand Seigneur....

CAROLINE.

Un grand Seigneur a droits à nos reſpects, s'il s'eſt rendu reſpectable & rien au-delà. Croyez, Monſieur, que nous connaiſſons nos devoirs, & que nous ſavons les remplir.

BAZILE.

Voila ce qui s'appelle raisonner!

LA FLEUR.

Cependant, Madame....

CAROLINE.

Cependant, Monsieur, si vous aviez besoin d'un plus long entretien, pour vous convaincre de nos sentimens, mon mari va rentrer, vous êtes le maître de l'attendre. (*Elle va se rasseoir.*)

LA FLEUR. *à part.*

Non, je n'en ai pas envie. (*haut.*) Mais, Madame, Monsieur Charles, avec son intelligence, son ton d'éducation, son affabilité, qui se font remarquer de tout le monde... On le plaint, on dit qu'il n'est pas né pour être Commissionnaire.

BAZILE, *d'un ton piqué.*

Pourquoi donc cela, Monsieur? ne faut-y pas qu'i s'fasse Laquais?

LA FLEUR, *à part.*

Voyez ce Maraud. (*haut.*) Non, Monsieur, il n'est pas fait pour cela.

BAZILE.

Je le pensons d'même. (*bas à Caroline.*) L'fils du Comte de Verneuil.

CAROLINE, *bas à Bazile.*

Silence, au nom de Dieu.

LA FLEUR.

Monsieur le Comte de Préval a des vues sur lui, & sa protection le conduira bientôt à quelqu'emploi honnête & lucratif.

CAROLINE, *se levant précipitamment.*

Quoi vraiment, Monsieur le Comte s'occupe de nous? Il penserait... Ah! Charles...

LA FLEUR, *à part.*

Enfin j'ai trouvé l'endroit ſenſible. (*haut.*) N'en doutez pas, Madame; Monſieur de Préval, ami intime du Miniſtre, n'a qu'à parler pour obtenir. Le digne homme que mon Maître ! Combien de malheureux il a ſauvé du déſeſpoir ! Je vous l'ai dit; il n'attend pas qu'on le ſollicite : ſes ſecours vont au devant de celui qui ſouffre. Il eſt riche, il eſt puiſſant, & il ne fait que du bien.

BAZILE.

C'eſt un homme rare.

CAROLINE, *avec réflexion.*

Mais dites-moi, Monſieur, par quel hazard Monſieur le Comte nous a découvert? Comment il a formé le projet.... C'eſt que tout cela n'eſt pas clair.

LA FLEUR, *à part.*

Mentons toujours, puiſque cela réuſſit. (*haut.*) C'eſt moi, Madame, qui ſuis chargé des informations. C'eſt moi qui vais partout, qui vois tout, qui lui recommande les honnêtes gens, à qui il peut être utile.

BAZILE, *avançant une chaiſe.*

Aſſeyez-vous, s'il vous plait, Monſieur.

LA FLEUR.

Je vous ai ſuivi les jours de repos, j'ai épié vos démarches, vos actions. J'ai vu une famille reſpectable éviter les lieux publics, s'écarter de la foule, paroître ſe ſuffire à elle-même.

BAZILE.

Comme une antichambre vous donne d'l'eſprit !

LA FLEUR.

J'ai vu une femme jolie, avec des graces modeſtes, un enjouement réſervé... (*à part.*) C'eſt

Monsieur le Comte qui a vu tout cela. (*haut.*) Il s'est passionné... (*se reprenant*) Je me suis passionné pour... (*cherchant*) pour cet aimable enfant, qui répond par ses caresses enfantines à l'amour de ses parens. Les attentions de Monsieur Charles, sa gaieté pure, m'ont également intéressées. J'ai pris des informations, qui ont été à votre avantage. Avec quelle ardeur j'ai parlé de vous à mon Maître! Avec quel zèle je l'ai pressé de placer votre mari! Il l'a promis & il tiendra parole. En attendant, il vous prie d'accepter cette petite somme, pour vos besoins les plus pressans.

CAROLINE.

J'accepte avec reconnaissance sa protection & ses bons offices, je refuse son argent: dites-lui, Monsieur, que nous attendons l'effet de ses bontés, qui peuvent ajouter à notre fortune, sans influer sur notre félicité.

LA FLEUR, *à part.*

Ma foi, qu'il vienne lui même, je ne sçais comment.... (*haut.*) Mais, Madame, Monsieur le Comte de Préval ne veut point vous humilier par un présent: c'est un prêt qu'il vous fait, & rien de plus. Il m'a bien recommandé de vous le dire.

CAROLINE.

Je ne puis l'accepter à l'insçu de mon époux.

LA FLEUR, *à part.*

Il m'a ordonné de laisser l'argent. (*haut.*) Il me semble, Madame, que vous risquez d'indisposer Monsieur le Comte, il ne vous connaît, que parce que je lui ai raconté de vous; & cette fierté peut lui paraître déplacée. Rejetter l'argent d'un homme, qui veut assurer à votre époux une fortune digne de lui! perdre peut être, & par votre faute, le

ſeul protecteur, qui s'intéreſſe à votre enfant... Mais penſez donc, réfléchiſſez....

CAROLINE.

Je ne prendrai rien ſur moi, Monſieur. (*à Bazile.*) Charles devrait être ici. (*à la Fleur.*) Attendez mon mari, je vous en prie, vous vous expliquerez avec lui.

LA FLEUR.

Je le voudrais de tout mon cœur, mais j'ai encore des infortunés à viſiter, il eſt tard, & il faut que je rende compte ce ſoir des opérations de la journée. Je vous laiſſe, Madame, & je remporte une ſomme, que je vous offrais avec un plaiſir bien vrai. Je prévois un effet cruel, du rapport que je ſerai obligé de faire. Mais vous le voulez...

BAZILE.

Prenez, Caroline, prenez, quitte à le rendre, ſi Charles n'eſt pas content.

CAROLINE.

En vérité, Monſieur, Je ne ſais ſi je dois... Si je peux...

LA FLEUR, *lui remettant la bourſe.*

Vous acceptez ?

CAROLINE.

Oui, Monſieur.

LA FLEUR, *à part.*

Vous en payerez l'intérêt.

CAROLINE.

Mais pour un moment. C'eſt à Charles à prendre un parti.

LA FLEUR, *à part.*

Je prends le mien. (*haut.*) Adieu, Madame, j'eſpère dans peu vous apporter des nouvelles conſolantes, à moins que Monſieur le Comte ne veuille lui-même jouir de cette ſatisfaction.

CAROLINE.

Monſieur le Comte ?

LA FLEUR.

Oui, Madame, ne vous étonnez pas, ſi vous le voyez ici. Il eſt ſi bon, ſi populaire! Adieu, Madame, adieu; oh, vous le verrez, vous le verrez. (*à part, en ſortant.*) Car, pour moi, je n'y reviens plus, cette Femme eſt trop intraitable.

SCÈNE III.

BAZILE. CAROLINE. CÉCILE.

CAROLINE.

HÉ BIEN, Bazile, que dites-vous de cette aventure ?

BAZILE.

Ça promet.

CAROLINE.

Et cela m'afflige. La crainte ſeule de perdre un protecteur... Ce Comte que nous ne connoiſſons pas, ſes offres que nous n'avons pu mériter, cette bienfaiſance ſi rare, & qui vient au-devant de nous.. Tenez, Bazile, au premier mot du Domeſtique, j'ai éprouvé un ſerrement de cœur...

BAZILE.

Ah! vous êtes toujours comme ça.

CAROLINE.

Il me ſemblait voir un émiſſaire du Comte de Verneuil. C'eſt qu'il eſt ſi naturel de ne penſer qu'à ce qui nous intéreſſe! La crainte, ainſi que l'eſpé-

rance,

rance, a ses illusions. Puissé-je me tromper, mon cher Bazile, puisse un évènement heureux détruire à jamais mes frayeurs... Le Comte de Verneuil...

BAZILE.

Ah! vous en revenez toujours là. Ce Comte de Verneuil est-ce un tigre, est-ce un Diable? C'est un homme, c'est un père.

CAROLINE.

Il est furieux.

BAZILE.

Il s'appaisera.

CAROLINE.

Je n'ose l'espérer.

BAZILE.

Et vous avez tort. D'ailleurs il est loin, & quand y serait ici, vous avez épousé son fils, sans son consentement, c'est eune faute, c'est pas un crime. N'a t-i pas été jeune, vot'beau père? N'a-t-il pas fait des frasques aussi? L es a-t-il oubliées? Et pis, n'êtes-vous pas sage, n'êtes-vous pas jolie? Tout ça ne vaut-y pas ben queuques écus? Laissons faire le tems, c'est un grand maître, il arrange tout. J'entends Charles. Écoutez, comme y monte l's'escaliers en courant. Ah! vous riez, Caroline. Le fils va faire oublier l'père.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS. CHARLES.

CAROLINE, *courant à son Mari.*

AH! mon ami!

CHARLES, *éperdu.*

Laiſſez-moi, laiſſez-moi.

CAROLINE.

Charles, vous me repouſſez !

CHARLES.

Qu'as tu dit ?... Ma Caroline... Ma femme... Pardonnes à mon trouble, à ma terreur.

CAROLINE.

Ciel ! A quoi dois-je m'attendre ?

CHARLES.

Mon père eſt à Paris.

CAROLINE, *tombant dans les bras de ſon mari.*

Je me meurs.

CHARLES.

Bazile, mon ami, ne m'abandonnez pas.

BAZILE.

Non, mon garçon, non, jamais.

CÉCILE, *ſe jettant après ſa mère.*

Ma bonne maman,

CAROLINE, *revenant à elle.*

Ton pére eſt à Paris.

CHARLES.

D'hier au ſoir. Je viens de rencontrer mon frère, ce frère que j'ai tant aimé, que je n'ai pas vu depuis dix ans, qui occupe ma place dans la maiſon paternelle, & qui, peut être....

CAROLINE, *vivement.*

Qui peut être ?...

BAZILE.

Eſt un bon, un excellent frère.

CHARLES.

Il m'a contraint à lui donner mon adreſſe. Il veut me parler, & que me veut-il ? Qu'a-t-il à m'ap-

prendre? Il paraissait attendri; il me plaint sans doute, il ne peut me secourir.

CAROLINE.

Malheureux! Qu'avons-nous fait!

CHARLES.

Mon Père à Paris! C'est moi qu'il y cherche, c'est moi qu'il veut frapper.

BAZILE.

Ça n'se peut pas.

CHARLÈS.

Mon frère.... Que va-t'il me proposer? Ma Caroline... Ma Cécile... Ma femme, mon enfant, de la constance, du courage, l'instant décisif approche.

CAROLINE.

Charles, je ne vous rappellerai pas vos promesses. Vous vous souvenez du jour où je vous donnai ma main; ma résistance, mes réflexions doivent vous être toujours présentes. J'ai prévu tout ce qui arrive aujourd'hui, vous combatîtes mes craintes, vous opposâtes le tableau du bonheur à la peinture déchirante que je mis sous vos yeux: je vous aimais... Ah! Comme je vous aime encore! Docile à la voix de l'Amour, je cédais au désir de faire un époux d'un amant adoré: je me rendis à vos vœux, ou plutôt à mon cœur. Charles, je ne m'en repens pas, peut-être ne m'en repentirai-je jamais.

BAZILE.

Oh, de ça j'en sommes ben sûr.

CAROLINE.

Mais si les promesses de vos parens, si leurs menaces ébranlaient.. Mon ami, penses à ta Cécile, penses à cet enfant malheureux, qui ne t'a pas de-

mandé l'exiftence, & à qui tu dois un pére pour moi....

CHARLES.

Toi? Tu m'es plus chère que la fortune, que les diftinctions que je t'ai facrifiées.

CAROLINE.

Ah! laiffons nos facrifices : je t'ai immolé mon repos, il faudra t'immoler peut être ma réputation & ma vie, nous ne nous devons rien.

CHARLES.

Nous ne nous devons rien? C'eft moi qui te doit tout. Je n'ai perdu que des préjugés, & c'eft par toi que je fuis époux, que je fuis père. Ma Caroline, douterais-tu de ma probité.

BAZILE, *à Caroline.*

J'vous l'difions ben.

CAROLINE.

Que je ferai à plaindre, fi ta probité était ma feule reffource!

CHARLES.

Ta feule reffource! Je ferais donc devenu ingrat & parjure, je ferais donc fans entrailles, & fans énergie! Ton cœur dément des craintes qui m'outragent, & auxquelles... Non, auxquelles Caroline ne croit pas.

CAROLINE, *comme par infpiration.*

Charles, oppofons la force à la force. Un ami, un protecteur nous ouvre fes bras. Le Comte de Préval...

CHARLES.

Le Comte de Préval!...

CAROLINE.

T'eftime, t'aime.

CHARLES.

Cela ne se peut pas. C'est un homme sans mœurs.

CAROLINE, *effrayée.*

Un homme sans mœurs.

CHARLES.

Oui, un homme sans mœurs.

CAROLINE, *avec timidité.*

On dit qu'il a de la fortune.

CHARLES.

Il en abuse.

CAROLINE.

Du crédit.

CHARLES.

A la faveur duquel il se deshonore.

BAZILE.

Ah! mon Dieu!

CAROLINE.

Il t'offre l'un & l'autre.

CHARLES, *troublé.*

Caroline, te connait-il? T'a-t-il vue?

CAROLINE, *avec douceur.*

Non, mon ami; mais il t'a envoyé un laquais...

CHARLES.

Ce n'est pas à moi que s'adressait le message.

BAZILE.

C't'homme paraît pourtant de bonne foi.

CHARLES.

La maison du Comte est une école de dissimulation & de libertinage.

CAROLINE.

Ah! mon ami, que m'apprends-tu?

CHARLES.

La vérité. Caché dans la foule, je vois, j'observe,

& j'entends. Les Grands éblouissent le Peuple : cependant ce Peuple juge les Grands.

CAROLINE.

Les intentions du Comte peuvent être pures à ton égard. Il veut te protéger, te placer avantageusement.

CHARLES.

Sa protection excite mes mépris, ses bienfaits me révoltent. Ne m'en parlez jamais.

CAROLINE.

Bazile, je devais suivre mon premier mouvement. (*à son Mari.*) Ma confiance m'a égarée. J'ai reçu une bourse...

CHARLES.

Une bourse du Comte de Préval ?

CAROLINE.

La voilà.

CHARLES.

Malheureuse, qu'as-tu fait ? C'est peut-être le prix dont il compte payer ta vertu.

CAROLINE, *jettant la bourse.*

Loin de moi ce métal funeste.

CHARLES.

Oui, métal funeste, qui tient lieu de tout à ceux qui le possèdent, & auquel ils pensent que rien ne peut résister.

BAZILE, *ramassant la bourse.*

Il faut pourtant s'assurer avant tout...

CHARLES, *tirant un petit sac.*

Voilà de l'argent, Caroline, voilà le seul que tu puisses prendre : il ne coûte rien à ma délicatesse, il est le fruit de mon travail. Laisse cet or, son aspect me fait mal. Le pain, qu'il te procurerait, serait un pain de douleur, de honte, & de remords. Donnez-moi cette bourse, Bazile.

BAZILE.

V'là de beaux raisonnemens, faut en convenir.

CHARLES.

Vas, Caroline, vas préparer un repas frugal, & n'oublies jamais que la pauvreté peut être respectable, quand le courage sait l'ennoblir.

CAROLINE.

Bazile étoit présent. Charles, tu me pardonnes.

CHARLES.

Sa bonhommie, ta confiance ne sont pas des crimes. Vas, mon amie, l'innocence n'a pas besoin de pardon. (*Ils s'embrassent. Caroline sort avec son enfant. Bazile & Charles entrent dans le Cabinet.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, BAZILE, *entrant à la fin du couplet.*

CHARLES.

QUE de ressources a l'opulence pour entraîner dans le piège une victime innocente ! Mon infortune, mon obscurité n'ont pu me garantir. L'œil du vice a pénétré ces murailles, n'a pas dédaigné la misère qui les couvre. Un époux au désespoir, un enfant abandonné, rien ne l'arrête, rien ne lui en impose. Mais moi, moi qui ai prévu l'outrage, dois-je le laisser consommer ? Préval est puissant, je suis homme & j'en soutiendrai le sacré caractère... Le voilà cet or, dont il a cru m'éblouir. C'est moi, qui le lui rendrai, c'est moi, qui... Que dis-je ? à chaque minute il devient plus pésant... Je cours, je vole chez Préval.

BAZILE.

N'vous dérangez pas. Son valet dit qu'il va venir.

CHARLES.

Il va venir ! Il me croit donc bien vil ! Je l'attendrai, mon ami.

BAZILE.

Je l'attendrons ensemble.

CHARLES.

Quoi, tu veux t'expofer...

BAZILE.

Pourquoi pas? Eſt-ce que tu penſes que je ne dirions pas ſes vérités a un grand Seigneur tout comme à un autre, donc?

CHARLES.

Brave garçon!

BAZILE.

Ah ça, mais, écoutes donc, toi; es-tu bien ſûr qu'il a ces deſſeins-là? car...

CHARLES.

Eh, ſi je n'en étais certain, refuſerais-je les avantages qui me ſont offerts?

BAZILE.

C'eſt-à-dire que ce Comte eſt un malhonnête homme?

CHARLES.

Oui, un malhonnête homme, c'eſt le mot.

BAZILE.

Hé ben, laiſſes-nous faire. Si c'Comte, ou ſi c'valet, avec ſa langue dorée, rentre ici, je te les arrangerons...

CHARLES, *rêvant.*

Bazile.

BAZILE.

Qu'eu qu'c'eſt?

CHARLES.

Eſt-ce la première fois que ce valet parle à ma femme?

BAZILE.

Je le penſons de même.

CHARLES.

Elle apermis que le Comte vint ici?

BAZILE.

Oh, elle n'a rien dit d'ça.

CHARLES.

Et cette bourſe ?...

BAZILE.

Elle n'voulait pas la prendre, mais je l'y avons excitée.

CHARLES.

Quoi, ce valet, cet or, ces offres inconſidérées faites à une femme charmante, rien ne t'a fait preſſentir l'affreuſe vérité ?

BAZILE.

Dame, je n'ons pas été élevé dans les vices du grand monde. Et quand un homme nous dit : je vous aimons, je vous voulons du bien, je vous en ferons, je l'en croyons ſur ſa parole.

CHARLES.

Quelle ſituation ! Un père menaçant d'un côté, un ſéducteur puiſſant de l'autre.

BAZILE.

Y faut appaiſer l'un, & rembarer l'autre.

CHARLES.

Bazile, ſi tu m'aimes...

BAZILE.

Oh de ça, tu ſçais ben que...

CHARLES.

Veilles avec moi ſur ma Caroline. Tu es facile, mais droit. Te voilà inſtruit : ſi la jeuneſſe, ſi l'inexpérience de ma pauvre femme tournaient contr'elle & contre moi...

BAZILE.

C'eſt-à-dire que tu la prends pour une idiote ?

CHARLES.

Non, mon ami. Mais il eſt tant d'écueil à ſon âge !

L'infortune eſt peut-être le plus difficile à ſurmonter. Elle a tant ſouffert avec moi ! je ſuis ſi malheureux !... Peut-être, pour dernier coup, le ſort me réſerve-t-il....

BAZILE.

Qu'eu que tout ça ſignifie ? Quoi ! parce que c'te femme eſt pauvre, a n'ſera pas honnête. J'ſommes donc un fripon, parce que j'n'avons que nos bras. C'te femme qu'a tout quitté, pour aller par-tout où t'a voulu la mener, qu'a tout ſouffert ſans ſe plaindre, qu'aime tant ſon enfant, qui n'voit qu'toi, qui n'penſe qu'à toi, c'te femme va oublier tout ça, parce qu'un laquais habillé de rouge, vient de l'y parler. N'es-tu pas honteux, dis, d'penſer ça d'elle ? Queuque tu dirais ſi elle avait peur qu'tu retournifles du côté d'ton pere, & que tu la plantiſſes-là ſa Cécile ? trouverais-tu ça à ſa place ?

CHARLES.

Si elle doutait de mon cœur, ſi elle en ſoupçonnait un moment la pureté & la droiture...

BAZILE.

Eh ben, pourquoi n'veux tu pas qu'elle ſoit auſſi forte qu'toi ? Pourquoi ne ferait elle pas ſon devoir, comme tu fais l'tien ? N'vois tu pas ben que la pauvreté avec toi, l'i eſt pus douce qu'la richeſſe avec une autre ? Elle eſt jeune : raiſon de plus pour la plaindre & l'aimer. Elle n'a pas d'expérience ? Veilles pour elle, vois tout par tes yeux, & ne t'en rapporte pas à un ami à qui tu n'te fierais peut-être pas. Ton travail t'oblige à ſortir ? Reſtes ici, & je travaillerons pour toi. Oui, j'aurons moins d'mal, à travailler pour deux, qu'à voir que tu ſoupçonnes ta Caroline : c'eſt une honnête femme, & qui méritait un mari plus confiant.

CHARLES.

Non, Bazile, non, je ne la ſoupçonne pas.

BAZILE, *à part.*

Y s'aimont d'tout leux cœur, & y s'craignont l'un & l'autre.

CHARLES.

Mais c'eſt que ce Comte...

BAZILE.

Il en ſortira avec un pied de nez.

CHARLES.

Je ſuis bien à plaindre !

BAZILE.

Ça s'paſſera, mon garçon.

CHARLES.

Tu l'eſpères ?

BAZILE.

J'en ſommes ſûrs.

CHARLES.

Le Ciel t'entende ! Mon ami.

BAZILE.

V'là queuque-zun qui monte.

CHARLES.

C'eſt mon frère, ſans doute... Moment cruel !.. Vas, Bazile, vas au-devant de ma femme. Engages-la à ne pas rentrer encore. Cette converſation pourrait l'affliger. Ménageons ſa délicateſſe.

BAZILE, *appercevant Verneuil fils.*

Il a l'air bonne perſonne.



SCENE II.

CHARLES. VERNEUIL fils.

CHARLES.

Je t'attendais avec impatience : l'inquiétude est cruelle. Je suis tourmenté par l'amitié que j'eus toujours pour toi, par la résistance que j'aurai peut-être à lui opposer. Quelque soit le motif qui t'amène ici, quelque soit ton opinion sur ma conduite, souviens-toi que j'ai pris mon parti, & que je suis inébranlable.

VERNEUIL.

Mon frère, je n'ai le droit ni de vous condamner, ni de vous absoudre. Je me garderai bien de prononcer entre mon père & vous. Je ne viens pas forcer vos sentiments, je n'ai pas même l'intention de les combattre; mais je vous aime, parce que vous êtes mon frère, je vous plains, parce que vous êtes malheureux, & des conseils, dictés par l'amour fraternel, ne peuvent vous être désagréables.

CHARLES.

Malheureux! Oui, je le suis, si le bonheur réside dans les jouissances d'un luxe insolent, & dans ses superfluités. Mais si la vraie félicité tient à la paix de l'ame, si les charmes d'un amour mutuel, si les vertus & la beauté d'un épouse, si les sensations délicieuses attachées à la paternité, si ces avantages sont quelque chose, comparés à de vains préjugés, quel homme fut jamais plus heureux que je le suis.

VERNEUIL.

Mon ami, l'amour a ſes illuſions. Il vient un tems où le bandeau tombe, & où la vérité diſſipe des preſtiges, qui nous furent long-tems chers.

CHARLES.

Des preſtiges? Des illuſions? Quoi, un bonheur que je ſens, qui me pénètre, & dont la douce influence renaît & ſe multiplie ſans ceſſe pour mon cœur, tout cela ne ferait que des chimères? Verneuil, peux-tu le penſer? Te flattes-tu de m'en convaincre? Quand je ſors pour occuper des bras déjà exercés au travail, quand je plie ſous le faix, quand je ſens la ſueur ruiſſeler de chaque partie de mon corps, & que je me dis, courage, Charles, encore un effort, c'eſt pour ta femme & ton enfant; ils t'attendent au retour: alors mon travail s'ennoblit à mes yeux, mon ame s'exalte, mon courage ſe ranime, & je vois ſans envie paſſer dans un char doré l'homme indolent, mort aux vraies jouiſſances & aux tendres émotions de la nature. Le ſoir, je reviens gaiement. Ma Caroline accourt vers moi, ma petite Cécile ſe hâte ſur ſes jambes foibles & peu ſûres encore. Toutes-deux me preſſent dans leurs bras, m'embraſſent tour-à-tour. Un repas frugal, mais où préſident l'appétit & la gaieté, termine la journée. C'eſt quelquefois un pain noir, un pain qui n'eſt accompagné d'aucun autre mets; mais ce pain que je partage avec des êtres chéris, qui ne doivent leur exiſtence qu'à ma tendre ſollicitude, ce pain me paraît délicieux. Soupes avec nous, Verneuil. Tu ne mangeras pas peut-être, mais tu verras le tableau du bonheur.

VERNEUIL.

Ah! mon ami, pourquoi mon père ne t'entend-

il pas déployer cette éloquence perſuaſive, qui me laiſſe ſans force contre toi ? C'eſt un bon père ; mais il tient à ſes opinions, il a pour lui les loix, & il nvoque leur ſecours.

CHARLES.

J'invoquerai, moi, la nature & les hommes qui la connoiſſent.

VERNEUIL.

Les hommes ſenſibles te plaindront & voilà tout. Des Juges intègres prononceront la diſſolution d'un nœud...

CHARLES.

Ils oſeroient le faire !

VERNEUIL.

Ils ne peuvent s'en diſpenſer.

CHARLES.

M'empêcheront-ils de reſpecter mes ſerments ? Fermeront-ils mon cœur au cri de ma conſcience, qui me répétera ſans ceſſe : ſois honnete homme & remplis tes engagements.

VERNEUIL.

Tu as déjà encouru la haine de ton père.

CHARLES.

Elle eſt injuſte & c'eſt aſſez pour moi.

VERNEUIL.

Sa vengeance te pourſuivra.

CHARLES.

Je tâcherai de m'y ſouſtraire.

VERNEUIL.

Tu t'en flattes envain. Tu n'échapperas pas aux recherches de ces êtres vils, qui font métier de la délation & de la trahiſon.

CHARLES.

Je me défendrai, je défendrai les miens.

VERNEUIL.

Tu fuccomberas fous le nombre.

CHARLES.

J'aurai fait ce que j'aurai pu. Je recommanderai ma famille à la providence, & ma vengeance aux amis de la probité.

VERNEUIL.

Faibles reffources! Il eft des moyens plus fûrs....

CHARLES.

Et lefquels?

VERNEUIL.

Céder pour un moment, paraître te rendre aux défirs de ton père, donner les mains à fes projets, & plus tard...

CHARLES.

Deshonorer ma femme! Verneuil, Verneuil, je ne fuis ni faible, ni injufte; de tels confeils font déplacés.

VERNEUIL.

Que veux-tu donc dire?

CHARLES.

Mon devoir, il eft au-deffus de vos ufages, de vos préjugés & de vos loix. Oublions un moment mon amour, mon bonheur, & tout ce qui m'environne. Ne confultons que l'honneur: il doit être facré pour toi. Caroline encore enfant, n'ayant que des vertus, & ne foupçonnant pas qu'il exiftât des vices, Caroline me plut, je le lui dis, & fon cœur fut le prix du mien. Je l'enlevai à fa Patrie, je lui fis faire une démarche dont elle ignorait les conféquences: l'innocence eft fans armes, auffi n'éprouvai-je point de réfiftance; mais je jurai par le Ciel & par cet honneur qu'on veut que j'oublie, d'être à jamais fon amant, fon époux, fon protecteur. Si

je

je suis tout pour elle, si elle n'a que moi dans l'univers entier, qui sente & qui adoucisse ses peines, dois-je lâchement les aggraver, déchirer un cœur où mon image est gravée en traits de feu, vouer à l'infamie celle qui s'est fiée à ma foi, payer l'amour par un parjure, la confiance par une perfidie, & mon retour à la fortune par le comble de la scélératesse? Réponds. Si tu étais mon juge, oserais-tu prononcer contre moi.

VERNEUIL.

Ah! Mon ami, tu me soumets, tu me subjugues, & malheureusement je ne puis rien pour toi.

CHARLES, *appercevant Caroline.*

La voilà celle qu'on veut que je trahisse. Regardes & juges-moi.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS. CAROLINE.

VERNEUIL, *bas à Charles.*

DISSIMULONS, mon ami.

CHARLES.

Dissimuler! Je n'ai plus rien à ménager. L'affreuse vérité lui parviendrait tôt ou tard.

CAROLINE.

Qu'ai-je entendu?

CHARLES.

Je voulais t'épargner ce coup: les ménagemens deviennent inutiles. Notre perte est jurée, rien ne peut nous sauver. Nous n'avons plus que mon frère

qui s'intéreſſe à nous; mais ſa tendreſſe eſt impuiſſante, & ſes efforts ſeraient vains.

CAROLINE.

L'extrême danger me rend toute ma fermeté. Je ne ſuis plus cette femme timide qui te cachait ſes pleurs. Je ſoutiendrai ton courage, ou je le partagerai. Je me ſens aſſez de fierté pour braver l'orage, & aſſez de nobleſſe pour pardonner à nos oppreſſeurs. Mais rien n'eſt déſeſpéré encore. Monſieur, vous êtes le frère de Charles, vous lui devez des ſecours. Si le Comte de Verneuil a de la ſenſibilité, vous ſçaurez l'émouvoir. Si je l'ai offenſé, ramené par vos prières, il me pardonnera une faute dont je ne connaiſſais pas l'étendue. Je ſuis pauvre, Monſieur, mais ce n'eſt pas un crime. Je n'ai point de titres; mais je ſuis honnête. Telle que j'étais, Charles ne m'a pas dédaignée, &, après pluſieurs années, il s'applaudit de ſon choix. Pourquoi ſon père proſcrirait-il ſa compagne? Charles, en m'élevant juſqu'à lui, eſt encore ce qu'il fut autrefois. J'ai un enfant, Monſieur, & Charles eſt ſon père. C'eſt pour cet enfant malheureux que j'oſe élever la voix. L'habitude du malheur me rendrait peut-être ma ſituation ſupportable; mais mon enfant... Ma Cécile...

CHARLES.

Tu l'entends, Verneuil. Voilà ma femme, voilà ta ſœur. Si vraiment je te ſuis cher encore. peux-tu lui refuſer ta protection & ton amitié?

VERNEUIL.

La compagne que tu as choiſie doit être digne de toi, & je ne balance pas à me déclarer ſon frère & ſon ami.

CAROLINE.

Oui, je fuis digne de lui, fi l'amour tient lieu de tout. Si mon dévouement pour des parents, qui me perfécutent, fans me connoître encore, fi la faibleffe de l'innocence font des titres qui puiffent balancer des opinions; oui, Monfieur, j'ofe le croire, j'ai quelques droits à votre eftime & à votre amitié. Que dis-je? Vous daignez me les offrir, & pourriez-vous me les refufer? Vous êtes le frère de Charles, le même fang circule dans vos veines, les mêmes principes doivent vous animer.

VERNEUIL.

Les fentimens que vous infpirez, Madame, ne permettent pas à l'ame qui les éprouve, d'en calculer la légitimité. Je fuis vaincu, peut-être, par l'afcendant de la beauté, par les graces de la jeuneffe, par ce langage intéreffant auquel on ne peut réfifter; mais j'aime à céder au charme qui m'entraîne. Puiffai-je le faire partager à un père, qui a déjà prononcé contre vous. Je connais fon inflexibilité; mais j'efpère qu'il ne fera pas fourd à la voix de la raifon. Si elle ne fuffit pas pour le perfuader, j'appellerai la nature à mon aide, j'emprunterai fes expreffions, j'en aurai le nôble & touchant enthoufiafme. J'ai à plaider la caufe de la vertu. Mon père la connaît; il y eft fenfible, & il ne me repouffera pas. (*Charles fe jette dans fes bras.*)

CAROLINE.

Le Ciel enfin nous envoie un ami. Qu'il vous conferve & vous protège. Je ne fais, mais j'aime à croire que je vous devrai mon bonheur & mon repos. Vous êtes l'unique appui d'une famille entière. Au nom de Dieu, ne l'abandonnez pas. C'eft un frère, c'eft une nièce, c'eft une femme infortu-

née, qui n'eſpère qu'en vous, qui attend tout de vous, & dont vous ne tromperez pas l'eſpoir.

VERNEUIL.

Non, Madame, non, ma ſœur, votre eſpoir ne ſera pas déçu. Je la mériterai cette confiance dont vous m'honorez, & dont je me ſens digne. Je vais trouver mon père, & faire paſſer dans ſon ame ce tendre intérêt, cette douce émotion dont vous m'avez pénétré, & qui vous feront toujours des amis de tous ceux qui pourront vous voir & vous entendre.

SCENE IV.

CHARLES. CAROLINE.

CAROLINE.

JE viens de me trouver des forces que je ne me connaiſſais pas. Ah! mon ami, que l'amour eſt puiſſant, quand il joint à ſes droits les droits plus ſaints de la nature.

CHARLES.

Les préjugés les méconnaiſſent tous.

CAROLINE.

Ah! Charles, loin de combattre ma faibleſſe, tu m'ôtes la dernière reſſource du malheureux, l'eſpérance qui me ſoutient encore. Ah! mon ami, ſi l'idée d'un avenir plus doux n'eſt qu'une illuſion, de grace laiſſe-la moi: je n'y renoncerai peut-être que trop tôt.



SCENE V.

BAZILE. CHARLES. CAROLINE.

BAZILE, *appercevant Caroline.*

AH BEN ! c'est bon, ça ! J'avions beau vous chercher & vous attendre. (*à Charles.*) Est ce qu'elle a entendu ?

CHARLES.

Tout, mon ami, & elle vient de se montrer plus confiante que moi.

BAZILE.

C'est joli, ça. Parlez-moi d'une femme qui n'perd pas la tête. Ah ! ça ? Et ce Monsieur ?

CAROLINE.

C'est le digne frère de Charles.

BAZILE.

C'est un brave garçon, pas vrai ? V'là comme vous êtes, vous autres. Vous avez toujours peur. J'étions sûr, rien qu'à le voir, que ce Monsieur-là étoit honnête & loyal. Dame, c'est que j'ons le tact pour vous dévisager un homme. Et où ce qu'il est allé ?

CHARLES.

Parler à mon père, mon cher Bazile, & le gagner, s'il est possible.

BAZILE.

V'là ce qui s'appelle un frère. Mais pourquoi que tu n'y vas pas, toi ? On fait toujours mieux ses affaires soi-même que par ambassadeur.

CHARLES.

Je crains...

BAZILE.

Quoi ? N'as-tu pas peur qu'i't'batte ! Que ton frère li parle le premier, à la bonne heure : il essuiera la bourasque. Tu viendras ensuite, & ton père aura la langue morte, car enfin on ne peut pas toujours crier.

CHARLES.

Ah ! Si j'osais....

BAZILE.

Tiens, Charles, les absens avont toujours tort. Mais juges des autres par toi-même. Si ta Cécile, dans queuques années, se brouillait avec toi, & qu'a vint par après te demander pardon, est-ce que tu la rebuterais, réponds ? Est-ce que t'en aurais l'courage ? Hé ben, mon ami, je descendons tous du bon père Adam, je sommes tous pétris du même limon. Ton père n'sera pas pus dur que tu n'serais toi-même en pareil cas.

CAROLINE.

Ah ! mon ami, je crois qu'il a raison.

BAZILE.

Et Caroline, pourquoi qu'a n'y va pas aussi ? La jeunesse plaît toujours ; & tenez, quand on est jolie & qu'on fait tourner un compliment, on n'est pas en peine de s'tirer d'affaire.

CAROLINE.

Si je pouvais pénétrer jusqu'à lui...

BAZILE.

C'est ben aisé.

CAROLINE.

S'il pouvait m'entendre...

BAZILE.

Faudra ben qu'i vous écoute. J'irons devant & je vous annoncerons.

CHARLES.

Quoi, Bazile...

BAZILE.

Queuqu'il y a encore? Eſt-ce que tu t'imagines que je ferons gêné pour li dire: vot'fils fait ce qu'i doit, & vous le ſavez ben. Vous n'avez pas vu ſa femme, & i'n'faut jamais faire ſi de ce qu'on ne connaît pas. Attendez, attendez, je vas li parler, & de la bonne manière. (*Fauſſe ſortie.*) A propos & où ce qu'i demeure?

CHARLES.

Ah! je n'ai pas penſé...

BAZILE.

A li demander ſon adreſſe. Mais queu gens êtes-vous donc, vous autres? Diable emporte, vous n'avez pas pus d'tête que des hannetons. Mais vas donc, cours: il n'eſt pas loin c't'homme. Regardez s'i'remue. Attendras-tu que les huiſſiers viennent te déclarer que tu n'es pus l'mari de ta femme, que tu n'es pus l'père de ton enfant? Mais vas donc, au nom de Dieu, vas donc.

CHARLES.

J'y vais, mon ami, j'y vais.

BAZILE.

C'eſt ben heureux.



SCENE VI.

BAZILE. CAROLINE.

BAZILE.

AH, vous allez voir comme j'vais vous r'tourner c'r'affaire la. Vous viendrez avec moi, vous autres, vous m'entendrez pérorifer d'l'antichambre. Oh, c'eft que je fommes fermes quand i's'agit d'la raifon & d'nos amis. Hé, hé?

CAROLINE.

Bazile, vous efpérez donc....

BAZILE.

Comment, fi j'efpère? Alle eft bonne là, avec fon efpérance. Vous autres gens éduqués vous ne connaiffez qu'des fimagrées & des façons, & nous j'allons droit au fait. J'le faluerons d'abord, car à tout Seigneur, tout honneur; j'ajouterons, j'ajouterons.. Mais j'étudierons ça en route, car faut faire un difcours analogue à la circonftance.

SCENE VII.

BAZILE. CAROLINE. LE COMTE DE PRÉVAL.

LE COMTE.

QUE je m'eftime heureux, belle Caroline, de vous rencontrer chez vous! Je viens vous entrete-

nir de choses sur lesquelles il parait que mon valet s'est mal expliqué, je viens combattre de petits scrupules, que, sans doute, je n'aurai pas de peine à dissiper.

CAROLINE.

Monsieur est le Comte de Préval ?

LE COMTE.

Oui, ma belle.

BAZILE.

Vous n'perdez pas d'tems, Monsieur à c'qu'i'm' parait.

LE COMTE.

Quel est ce garçon-là ?

CAROLINE.

C'est un honnête homme, l'ami intime de Charles.

LE COMTE.

Et peut être un peu le vôtre ?

CAROLINE.

J'aime tous les amis de mon époux.

LE COMTE.

En ce cas, vous ne pouvez me refuser un peu d'amitié, personne ne s'intéresse plus vivement que moi au sort de Charles, personne n'est plus disposé à lui donner des preuves de bonté & d'attachement.

CAROLINE.

Ces preuves, Monsieur, ont été déja trop loin; je ne sais comment nous avons pu mériter...

LE COMTE.

La beauté a des droits aux hommages de tous les hommes, & la beauté souffrante est plus intéressante encore.

CAROLINE.

J'ai l'honneur de vous prévenir, Monſieur, que de tous les ſuffrages celui de Charles eſt le ſeul qui puiſſe me flatter. Je ſuis loin de me croire belle ; mais il me ſuffit de le paraître a ſes yeux. Quand à l'intérêt que vous me témoignez, j'ignore ſur quoi il eſt fondé. Jamais je n'ai importuné de mes plaintes l'opulence ni la grandeur. Dans notre médiocrité, nous ſommes même quelquefois utiles à nos ſemblables, & nous vous remercions de vos offres avec la modeſtie qui convient à notre ſituation, & la noble fierté qui ſied à l'indépendance.

BAZILE, *à Caroline.*

Ferme, ça va ben.

LE COMTE.

Vous m'étonnez, Caroline.

CAROLINE.

Tant pis pour celles qui vous ont autoriſé à douter des vertus les plus ſimples.

LE COMTE.

Vous avez vu votre mari ?

CAROLINE.

Il me quitte à l'inſtant.

LE COMTE.

Et il vous a fait la leçon ?

CAROLINE.

Il eſt des choſes, Monſieur, ſur leſquelles je n'ai beſoin des avis de perſonne.

LE COMTE.

Cependant cette bourſe que vous avez acceptée...

CAROLINE.

Ne m'engage à rien. Je ne l'ai reçue que conditionnellement.

LE COMTE, *à part.*

Réponse a tout. (*haut.*) Oui, vous vous êtes réservé de consulter Charles.

CAROLINE.

Et je le devrais, Monsieur. Une femme qui respecte son mari, qui s'estime elle-même....

LE COMTE.

Oh, grace, s'il vous plaît, de ces maximes, qui portent avec elle l'ennui & le dégoût. Je ne suis pas venu ici pour essuyer un sermon. Voici le fait, je vous ai envoyé de l'argent, parce que j'ai présumé que vous en aviez besoin, je vous ai fait offrir ma protection, parce que je crois qu'elle peut vous être utile. Vous êtes épouse, vous êtes mère; nous observerons la bienséance qu'exigent ces deux titres. Je procure à Charles un emploi lucratif dans nos colonies. Vous éleverez votre enfant dans la plus grande aisance, & je veillerai moi-même à son éducation.

BAZILE.

Monsieur s'embarque donc aussi pour les grandes Indes.

LE COMTE.

Non, Monsieur, je ne m'embarque pas. Je garde avec moi la belle Caroline, dont la santé délicate ne supporterait pas un aussi long voyage, & je...

BAZILE, *chantant.*

On s'expose à compter deux fois..

CAROLINE.

C'est assez, Monsieur, terminons un entretien qui me gène, & qui ne vous conduirait à rien. Supprimez un langage qui ne convient point à mes mœurs, & qui ne prouve pas en faveur des vôtres.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS. CHARLES, *dans le fond du Théâtre.*

CHARLES.

C'EST Préval.

LE COMTE.

La belle Caroline a de la mémoire. Tantôt elle ne parlait pas ainsi.

CAROLINE.

C'est qu'il est difficile d'être en garde contre des pièges qu'on ne soupçonne pas.

LE COMTE.

Voilà du Charles tout pur. C'est un beau parleur, dit-on, que ce Charles.

BAZILE.

Oui, Monsieur, i'parle bien & pense de d'même.

LE COMTE.

C'est fort bien, c'est fort bien, mon ami. Vous êtes décidemment l'ami de la maison.

BAZILE.

Oui, Monsieur, je sis l'ami de la maison, & j'm'en picque.

LE COMTE.

Allons, Caroline, soyez de bonne foi. Convenez du moins que c'est une cruelle chose qu'un mari jaloux. Ces gens-là voient tout en noir, & l'intrigue la plus innocente...

CHARLES.

Quelle horreur!

BAZILE.

Qu'appellez-vous intrigue? N'y a pas ici de femme à intrigues, entendez-vous, Monſieur, & vous êtes un mal aviſé.

LE COMTE.

Caroline, vous avez fait choix d'un ami qui s'exprime fortement, & qui n'a pas...

CAROLINE.

Ce vernis impoſteur, dont on décore les vices.

LE COMTE.

Madame, Madame, il faut que j'aye autant d'amour pour ſupporter...

CHARLES, *avec une colère concentrée.*

C'eſt donc de l'amour que vous avez, Monſieur?

BAZILE.

Oui, v'la l'grand mot lâché.

CHARLES.

Vous ne trouverez ici ni complices, ni victimes, je vous en avertis. Voilà votre or, Monſieur; ma femme, en l'acceptant, n'a prouvé que la ſimplicité de l'innocence. Je vous le rends, moi, avec connaiſſance de cauſe. Je vous fais grace des reproches que mérite votre conduite, & s'il vous reſte quelque délicateſſe, vous me ſaurez gré de la mienne. Vous vous êtes doublement trompé ſur mon compte. J'eſtime trop mon épouſe, pour en être jaloux. Elle peut quelquefois avoir beſoin de mes conſeils; mais elle eſt toujours à couvert du blâme. D'ailleurs, fut-elle en effet malheureuſe, je ſuis maître chez moi, & jamais perſonne n'aura le droit de régler ma conduite. Pour vous, Monſieur, voilà la premiére fois que vous vous montrez dans

un asyle qui devrait vous être inconnu : j'ose espérer que ce sera la dernière, je vous en prie, & je me flatte que vous ne me refuserez pas la seule grace que j'attends de vous.

BAZILE.

Hé ben, queu qu'vous direz à ça ?

LE COMTE.

Qu'on se trompe quelquefois sur les objets des graces qu'on se plaît à répandre.

CHARLES.

Dispensez-moi de parler plus clairement. L'explication ne ferait pas à votre avantage.

LE COMTE.

Mais quelquefois aussi, on a assez de crédit pour venger des outrages...

CHARLES.

Je vous entends, Monsieur ; il faut opter entre l'infamie & votre haine. Mon choix n'est pas douteux.

LE COMTE.

Vous bravez tout, vous autres, qui n'avez rien à perdre. Mais quand on est bien avec le Ministre...

BAZILE.

Et qu'on vous ressemble ; c'est signe que la France est bien gouvernée.

CHARLES.

Silence, Bazile, s'il vous plaît. Je respecte tous les dépositaires de l'autorité ; & je les estime assez, pour croire qu'ils ne feront pas les instrumens d'une basse passion, & qu'ils ménageront l'homme honnête qui sait vous résister.

LE COMTE.

On sçaura rabattre ce petit orgueil.

CHARLES.

Je ne vous crains pas. Je suis votre égal par la naissance, & je suis au-dessus de vous par les sentimens.

CAROLINE, *d'un ton suppliant.*

Mon ami!

BAZILE.

Oui, morgué, c'est bien dit, l'fils du Comte de Verneuil s'mocque d'vous & d'vos pareils.

LE COMTE, *vivement.*

Vous êtes le fils du Comte de Verneuil.

CHARLES.

Que vous importe?

LE COMTE.

Qui a des terres en Picardie?

BAZILE.

En Picardie, ou ailleurs : mais qu'est à Paris, à bon compte, & qu'a l'bras aussi long qu'vous, entendez-vous?

CAROLINE.

Bazile, qu'avez-vous dit?

LE COMTE, *à part.*

Ah! je respire.

CAROLINE, *à Charles & à Bazile.*

Venez, mon ami, venez, Bazile. (*au Comte.*) Monsieur, il ne nous reste qu'un Cabinet, & nous nous y retirons. Faites-nous la grace de ne pas nous y suivre. (*en sortant.*) O mon Dieu, détournez de nous les malheurs qui nous menacent, ou donnez-nous la force de les supporter. (*Elle emmène Bazile & son mari, qui, en sortant, regarde le Comte d'un air ménaçant.*)



SCENE IX.

LE COMTE, *seul.*

Ah, Monsieur Charles, vous êtes le fils du Comte de Verneuil? Un mariage en l'air, une fugue de la maison paternelle, & de grands mots pour marquer tout cela : me voilà au courant des choses. La jeune personne joue son rôle à ravir. Ses graces négligées, son petit air revêche, la rendent plus intéressante encore. Parbleu, je n'en aurai pas le démenti. Puisque Verneuil est à Paris, je le découvrirai facilement, j'irai le trouver, & je connais des moyens de mettre à la raison Monsieur Charles & sa petite moitié.

Fin du second Acte.

ACTE

ACTE III.

(Le Théâtre représente un Sallon.)

SCÈNE PREMIERE.

VERNEUIL, père. VERNEUIL, fils.

VERNEUIL, père.

NON, Monsieur, non, je n'en entendrai pas davantage. Vos réflexions ne rendent pas la faute de votre frère moins grave, & je n'en suivrai pas moins mes projets.

VERNEUIL, fils.

Mais mon père...

VERNEUIL, père.

Mais, mon fils, il n'y a point d'erreur qu'on ne puisse colorer avec un peu d'esprit. D'ailleurs, vos instances me fatiguent : faites-moi grace de ce que vous pourriez ajouter encore.

VERNEUIL, fils.

Me faites-vous un crime de mes prières ? Voudriez-vous...

VERNEUIL, père.

Non, je ne blâme pas, j'en conviens, le sentiment qui vous a conduit vers moi. Votre frère a toujours des droits à votre amitié, & v us avez dû

prendre sa défense. Mais ce frère rebelle à mes volontés, insensible à mes menaces, passant du désordre à la misère, & n'ayant plus qu'un pas à franchir, pour tomber dans l'avilissement, votre frère a éteint en moi tout sentiment de tendresse. Enfin, mon fils, vous venez de faire votre devoir, & je ferai le mien.

VERNEUIL, fils.

Quoi, décidément, Monsieur, vous allez vous armer contre lui, solliciter la cassation d'un mariage...

VERNEUIL, père.

Je ferai mieux, Monsieur, je l'obtiendrai. Votre frère ne m'a pas consulté, pour se livrer à son fol amour. Il n'ignorait pas cependant qu'il était sous ma dépendance, il connaissait les loix: a-t-il cru que je n'en reclamerais pas l'appui? S'est-il flatté d'échapper à leur vengeance? Vous flattez-vous, vous-même, qu'oubliant les obligations de mon état, renonçant au fruit de trente ans de soins & de travaux, je partagerais enfin les égaremens de votre frère par une indulgence criminelle, que je compterais pour rien son état perdu, mes espérances évanouies, l'estime publique éteinte sans retour?

VERNEUIL, fils.

Vous le jugez bien sévèrement, mon père, si vous pensez...

VERNEUIL, père.

Jeune homme, si jamais vous êtes père, vous apprendrez, peut-être, ce qu'il en coûte au bon cœur pour en déchirer un autre. Vous ne soupçonnez pas ce qui se passe dans le mien; mais je suis comptable de ma conduite à tous les pères de

famille, à tous les amis de l'ordre, qui, dans ce moment, ont les yeux fixés ſur moi. Si votre frère n'eût violé que des préjugés, je lui pardonnerais, & je m'en ſens capable ; mais ſa fortune renverſée, ſa réputation perdue, & le mépris des honnêtes gens, ſont-ce la des chiméres, Monſieur ? Rangé dans la dernière claſſe du peuple, vendant ſon tems & ſon travail à quiconque veut les payer, expoſé aux outrages de l'opulence, dénué enfin de cette énergie qui relève une ame dégradée, & lui rend ſon premier luſtre, tel eſt votre frère. Eſt-ce à ces traits que je dois reconnaître mon fils ?

VERNEUIL, fils.

Sa déplorable ſituation fait ſa gloire, elle eſt l'effet de ſa noble réſiſtance qu'il oppoſe à l'adverſité.

VERNEUIL, père.

Elle eſt l'effet de ſon entêtement. Cet héroïſme prétendu ne peut tenir contre l'examen de la raiſon. Il peut en impoſer à ces jeunes gens inconſidérés, qui n'approfondiſſent rien ; mais je n'y vois, moi, que l'éloignement de tous ſes devoirs, qu'un vil moyen de perſévérer dans ſon odieuſe conduite, de ſe conſerver une femme...

VERNEUIL, fils, *vivement.*

Comme il y en a peu. Une femme charmante.

VERNEUIL, père

Une femme charmante ! Ils ont tout dit, quand ils ont prononcé ce mot-là. Mais je veux qu'elle ſoit telle qu'elle vous a paru, qu'elle mérite juſqu'à un certain point le rare éloge que vous m'en faiſiez tout-à-l'heure, qu'en faut-il conclure ? Que ſi elle était ſans agrémens, ſans douceurs, ſans quelques qualités eſtimables, peut-être, elle n'exer-

cerait point sur votre frère un empire aussi absolu. Mais si toutes les femmes, pourvues de quelques attraits, s'en faisaient des titres pour prétendre aux plus hauts partis, qu'en arriverait-il ? La ruine des familles, le renversement de l'ordre, le mépris de l'autorité paternelle, & plus tard, les regrets, la honte & la douleur. Oui, un mariage disproportionné est un attentat contre la société, & elle a dû armer les loix contre les seductions d'un sexe, & les folles passions de l'autre.

VERNEUIL, fils.

Ces idées, mon père, justes & vraies en général, n'empêchent pas des exceptions méritées. Mon frère est un homme d'honneur.

VERNEUIL, père.

A vos yeux. Aux miens ce n'est qu'un rebelle, que rien ne peut justifier.

VERNEUIL, fils.

Je le justifierais, mon père, si vous vouliez m'entendre avec tranquillité.

VERNEUIL, père.

Vous ne pouvez rien me dire que vous ne m'ayez déjà dit. Finissons & laissez-moi.

VERNEUIL, fils.

Encore un mot, de grace.

VERNEUIL, père.

Vous abusez de ma patience.

VERNEUIL, fils.

Si vous voyiez son épouse...

VERNEUIL, père.

Son épouse, dites-vous ? Une inconnue...

VERNEUIL, fils.

Ses parents sont honnêtes.

VERNEUIL, père.

Sans fortune...

VERNEUIL, fils.

La vôtre est considérable.

VERNEUIL, père.

Sans naissance...

VERNEUIL, fils.

C'est un don du hasard.

VERNEUIL, père.

Et peut être sans éducation.

VERNEUIL, fils.

Son langage, ses principes annoncent un esprit cultivé & un cœur pur.

VERNEUIL, père.

Jeune insensé; & quelle preuve vous en a-t-elle donné? En est-ce une que d'avoir quitté sa patrie en fugitive, que de s'être unie à votre frère contre les loix & sans mon aveu.

VERNEUIL, fils.

Elle était enfant alors, & ne prévoyait pas les suites funestes...

VERNEUIL, père.

A la bonne heure; mais votre frère était un homme fait, & n'a agi qu'avec connoissance de cause.

VERNEUIL, fils, *vivement.*

Sa femme est donc innocente.

VERNEUIL, père.

Et quand elle le serait, qu'en résulterait-il?

VERNEUIL, fils.

Que vous devez la plaindre & la secourir.

VERNEUIL, père.

Oui, je la plains, n'en doutez pas: mon ressentiment ne me rend pas injuste. Si, en effet, elle a commis une faute, dont elle ne prévoyait pas l'é-

tendue, si elle n'a cédé qu'aux pressantes sollicitations de votre frère, si son extrême jeunesse lui a fait violer des bienséances, que peut être elle ne connaissait pas, oui, je m'intéresserai à son sort, je l'adoucirai.

VERNEUIL, fils.

Et ce faible enfant...

VERNEUIL, père, *vivement.*

Je ferai tout pour lui.

VERNEUIL, fils.

Ah! mon père, je ne désespère pas encore de vous voir ratifier un mariage...

VERNEUIL, père.

Ratifier ce mariage! Quel mot avez-vous osé proférer!

VERNEUIL, fils.

Qu'a-t-il donc de si révoltant, mon père?

VERNEUIL, père.

Je vous ai dévoilé mes principes. Respectez-les, du moins, si vous ne voulez pas les adopter.

VERNEUIL, fils.

Mon malheureux frère est donc perdu sans retour?

VERNEUIL, père.

Sans retour? Non, Monsieur, son sort dépend de lui.

VERNEUIL, fils.

Ah! mon père, ordonnez, que doit-il faire?

VERNEUIL, père.

Vous me le demandez! Qu'il rompe un engagement qui m'offense, & qu'il n'aurait jamais dû former. Qu'il redevienne mon fils, & je lui rendrai son père.

VERNEUIL, fils.

Ah! Monsieur, à ces conditions...

VERNEUIL, père.

Je vous entends, Monsieur. A ces conditions, il refuse mon amitié & le pardon généreux que je voulais lui acorder. Gardez-vous de m'en parler davantage, si vous ne voulez partager avec lui ma juste indignation.

VERNEUIL, fils.

Je vous supplie, Monsieur...

VERNEUIL, père.

Vous m'avez entendu. Retirez-vous.

VERNEUIL, fils.

Vous l'ordonnez ?

VERNEUIL, père.

Retirez-vous, vous dis je ?

VERNEUIL, fils, *en sortant.*

Attendons un moment plus favorable.

SCENE II.

VERNEUIL, père, *seul.*

Il m'en a coûté pour résister à ce jeune homme, pour lui montrer une inflexibilité, qui n'est pas dans mon caractère. J'aime qu'il soit l'ami de son frère. Je ne puis même blâmer intérieurement l'infortuné qui me résiste. Cette résistance prouve son honnêteté. S'il était capable d'abandonner sans efforts une femme intéressante, d'oublier un enfant qui lui doit être cher; oui, je le sens, je le mépriserais, & ce serait pour moi le dernier des malheurs.

Mais, si sa conduite est louable, la mienne m'est dictée par des devoirs dont je ne peux m'écarter. La distance des conditions n'est pas une chimère. La différence des fortunes n'est pas une illusion. Mon fils veut sacrifier ces avantages. Je dois m'y opposer, je le dois & je le veux.

SCÈNE III.

VERNEUIL, père. BAZILE.

BAZILE, *s'échappant des mains des Domestiques, qui veulent le retenir.*

MAIS queuque c'est donc qu'ça ? J'vous dis qu'i faut que je lui parle, & pour affaire pressée.

VERNEUIL, père.

Qu'y a t-il ?

BAZILE.

C'est nous, Monsieur, qui venons vous rendre un service, & à qui vos valets voulont barrer l'entrée.

VERNEUIL, père.

Laissez cet homme, je l'entendrai. (*Les Domestiques sortent*).

BAZILE, *à la cantonnade.*

Allez, Messieurs, retournez à vot'poste, & soyez pus polis une autre fois avec l's'honnêtes gens qui avont besoin de vous.

VERNEUIL, père.

Que voulez-vous, mon ami ?

BAZILE, *saluant.*

Monsieur... Je m'appelle Bazile, honnête homme de profession, Commissionnaire de mon métier, & l'ami particulier de Charles Verneuil... que vous connoissez ben.

VERNEUIL, père, *douloureusement.*

Vous êtes son ami... Ah ! le malheureux !

BAZILE.

C'n'est pas mon amitié, Monsieur, qui fait son malheur ; bien au contraire, & il vous en rendrait témoignage : c'est la colère, c'est l'abandon d'son père, qui font son tourment. Mais il n'tient qu'à vous qu'tout ça finisse : laissez-là vos orgueilleuses fariboles, morgué, soyez père : nature va-t-avant tout.

VERNEUIL, père, *avec douceur.*

Mon ami, ces choses-là ne vous regardent pas.

BAZILE.

Eh ! pourquoi ça, Monsieur ? Parce que j'sommes pauvre, parce que je n'avons qu'un mauvais habit ? N'faut pas juger l'homme par sa couverture, c'est à l'usé qu'on connoît l'drap. Y a là-dessus un bon cœur qui sent vos chagrins, & qui veut y mettre eune définition. N'faut pas être d'qualité pour compatir aux peines d'ses semblables.

VERNEUIL, père.

Mon ami, vous m'étonnez.

BAZILE.

Tant pis pour vous, Monsieur, si vous pensez qu'i faut un surtout doré pour être franc, sensible, & serviable. Vous êtes étonné d'voir que j'allons droit au but, que j'ne vous flagornons pas ? je venons hardiment, parce que j'sommes chargés d'eune bonne cause ; j'avons confiance en vous,

parce qu'vous portez un air d'bonté, & que vot' cœurne donnera pas un démenti à vot'physionomie. Vous êtes nob'; vous êtes riche, c'est bien fait à vous; mais tout ça n'm'embarlificote pas, je vous en avertis au bout d'tout, vous n'êtes qu'un homme, en fis un autre, & entre hommes on peut s'parler.

V E R N E U I L, pére.

Eh bien, mon ami, parlons. Quel est donc ce service que vous comptez me rendre.

B A Z I L E.

e venons vous empêcher d'faire une sottise.

V E R N E U I L, père.

Que dites-vous?

B A Z I L E, *appuyant.*

e venons vous empécher d'faire une sottise. Pourquoi voulez vous désoler mon ami Charles, & poignader sa Caroline? C'est y juste, c'est y beau? d'aieurs, Monsieur, y a un enfant, y a un enfant...

V E R N E U I L, père, *avec sentiment.*

Hé, je le sçais.

B A Z I L E.

Vous le scavez! J'aurions parié qu'vous n'vous en douiez pas. Oui, Monsieur, y a un enfant, beau comme l'amour, & qui vous ressemb' comme deux gottes d'eau.

V E R N E U I L, père.

Ah! c'est un obstacle de plus...

B A Z I L E.

Aucontraire, Monsieur, C'est un une raison pour vous adoucir. Qu'euqu'i vous a fait c't'enfant, pour l'persécuter drès sa naissance? Est-ce qu'il n'y a pas là quelque chose qui vous ditqu'vous êtes son grand père, & qu'vous devez être son support? Et sa

mère, la connaiſſez-vous? Sçavez vous que c'eſt eune femme comme y vous en faudrait eune, ſi vous étiez à marier? T'nez, Monſieur, contentement paſſe richeſſe: n'faut pas les mines du Potôſe pour être heureux, & Charles en aura aſſez pour deux. Mais s'i voulait trahir c'te bonne Caroline, abandonner c'gentil p'tit enfant; ce ſerait à vous que je nous adreſſerions pour l'ramener à ſon devoir. Pas vrai, Monſieur, qu'vous ne ſouffririez pas qu'i s'rendit coupable d'eune pareille indignité? Mais n'ayez pas peur, il aime ſa femme, y raffolle d'ſa Cécile, & vous en ferez autant quand vous les connaîtrez.

VERNEUIL, père, *avec émotion.*

C'eſt aſſez, mon ami, c'eſt aſſez.

BAZILE.

Non, Monſieur, je n'aurons pas de ceſſe, que je n' vous ayons abattu tout-à-fait. Vous vous attendriſſez, c'eſt bonne marque. Allons morguè, vienne un bon rémora; que j'ayons la gloire de remettre le père & le fils dans les bras l'un de l'autre. Dites tant ſeulement, je l'i pardonne & y tombe à vos pieds.

VERNEUIL, père.

Il eſt ici!

BAZILE.

Oui, Monſieur, il eſt ici, & c'eſt nous qui l'i avons amené; y craignait d'y venir; mais je l'i avons répondu d'vous.

VERNEUIL, père.

Il craignait de venir! Ah, il ſent trop combien mon reſſentiment eſt juſte.

BAZILE.

Oui, Monſieur, vot reſſentiment eſt juſte, je n'en diſconvenons pas; mais, à tout péché, miſé-

ricorde. Vous aviez un père autrefois, n'a vous jamais eu besoin de son indulgence? Nę vous a-t-il jamais rien pardonné? Mettez la main sur la conscience, Monsieur, traitez l's'autres, comme vous avez été ben aise qu'on vous traitit vous mêmes. Charles n'a manqué que parce qu'il a le cœur bon, n'i a pas d'quoi l'i en vouloir toute la vie. Queu plaisir d'pardonner à son fils, d'adopter une famille qu'est si digne d'être heureuse, queu doux momens vous pouvez vous procurer. Il n'en sera pas r'tardé davantage. J'vas chercher vot' fils, & vous n'm'en dédirez pas.

VERNEUIL, père, *avec effort.*

Gardez-vous en bien, je vous le défends.

BAZILE.

Comment, Monsieur...

VERNEUIL, père, *avec une tendresse qu'il s'efforce de dissimuler.*

Je ne veux pas le voir... Je ne veux pas le voir, mon cœur lui est à jamais fermé.

BAZILE.

Queuque qu'c'est donc qu'ces cœurs d'qualité, où qu'l'amitie va & vient à commandement! Vous n'aimeriez pus Charles, & vous êtes son père? C'est impossible, ça, Monsieur. Quoi, quand j'l'avons secouru, nous qui ne lui sommes de rien, qui ne l'connaissions pas, qui n'en avions pas seulement entendu parler, vous ne seriez pas honteux de vous montrer père sans naturel, & d'ajouter à ce que souffre déjà c'pauvre garçon, l'fardeau de vot'inimitié? Une haine éternelle est indigne d'un honnête homme, & on n'doit pas frapper l'faible, qui demande grace.... Mais, non, Monsieur, non, vous ne persévererez pas dans de pareil desseins. Vous

avez trop compté sur vos forces, en faudrait de surnaturelles, pour résister à un enfant repentant & soumis. Viens, Charles, viens, mon camarade. Encore un effort, & tout est réparé.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS. CHARLES.

BAZILE, *entraînant Charles vers son père.*

LE v'là, Monsieur, repoussez-le, si vous en avez le courage.

CHARLES, *se jettant aux pieds de son père.*
Mon père !

VERNEUIL, père, *se cachant le visage.*
Laissez-moi, laissez-moi.

CHARLES.
Vous me rejettez de votre sein ! Mon père, que vous ai-je fait ?

VERNEUIL, père, *se retournant vers son fils.*
Ce que tu m'as fait, cruel enfant, tu oses me le demander ? Dans quel état je le revois !.. portant les livrées de la misère, manquant de tout peut-être... Ah ! Charles ! Charles !

CHARLES.
Mon père, mon digne père !

VERNEUIL, père.
Viens-tu aggraver mes chagrins, ou viens-tu les effacer ? Mon cœur saigne, en te revoyant. Je ne peux supporter cet aspect, qui me tue. Tu me

connois, ingrat : dis un mot, & mes bras te sont ouverts.

CHARLES.

Ordonnez, mon père. Je vous respecte, je fais plus, je vous aime tendrement. Il m'est affreux de vivre loin de vous. Que ne ferois-je pas pour regagner votre tendresse ? Ordonnez, ordonnez. Je suis prêt à vous sacrifier tout, tout, excepté la nature & l'honneur.

VERNEUIL, père.

Charles, tu vois ma foiblesse : j'aurais voulu te la cacher en vain. J'ai imposé silence à ton frère, j'ai résisté à ton ami; mais mes forces sont épuisées, & je me montre tel que je suis. Je ressens à la fois tes douleurs & mes peines; leur réunion est trop forte, je ne puis la soutenir. Mon ami, ayes pitié de ma vieillesse, ne me fais pas descendre au tombeau avant le tems, ne m'obliges pas à m'armer contre mon sang, à faire retentir les Tribunaux de mes plaintes, à t'accabler enfin, quand tu peux te rendre encore. Vois mes larmes, elles coulent devant toi, & je n'en rougis point. C'est un tribut que m'arrache la nature, & tu n'y seras pas insensible.

BAZILE.

V'la qui m'fait plaisir : c'est charmant d'vot' part.

CHARLES.

Malheureux! Qu'ai-je fait ? J'ai porté la mort dans le sein de mon père. Mon père, pardonnez-moi.

VERNEUIL, père.

Hé, qu'ai-je désiré, que de pouvoir t'absoudre ?

BAZILE.

Vous le voyez, m's amis; dans ce monde i'n's'agit que de s'entendre.

CHARLES.

Livrez-vous à toute votre bonté, mon père, reconnaiſſez ma femme, adoptez mon enfant.

VERNEUIL, père, *ſe détournant.*

Je ne le puis, je ne le puis.

BAZILE, *à part.*

Quoi, encore un vertigo!

CHARLES.

Vous le ferez, mon père, ſi je vous ſuis cher encore.

VERNEUIL, père.

Charles, veux-tu abuſer de mon état, me contraindre à une démarche, que je rétracterais, dès que je ſerais rendu à moi-même? Quelle eſt donc la tyrannie des paſſions, qu'elle eſt donc leur violence, ſi elles nous égarent ainſi?

CHARLES.

Oui, mes paſſions m'ont égaré, mon père, j'en fais l'aveu devant vous. Mais elles m'égarèrent à un âge où on ne connaît pas le danger. Elles m'égarèrent quand j'oſai adreſſer à Caroline les premiers vœux de cet amour, que vous avez condamné, voilà mon unique faute, la ſeule dont je puiſſe me repentir. Mais une enfant, arrachée à ſes parens, entraînée dans une terre étrangère, des ſermens que vous avez proſcrits, mais que j'ai prononcé dans toute la ferveur de mon ame, mon exactitude à les obſerver, ma conſtance envers une épouſe, ma tendreſſe envers mon enfant, ſont-ce là des liens frivoles que le reſpect filial doit annuller, que votre ſévérité puiſſe rompre? Vous m'ordonnez d'être enfant ſoumis, & vous me défendez d'être père! Il faut admettre tous les devoirs du ſang, ou les rejetter tous également. Faibles & innocentes créa-

tures, dont l'une s'est confiée à moi, dont l'autre me doit l'existence, je tiens à vous plus qu'à la vie, & jamais je ne vous abandonnerai, j'en atteste le Ciel, ce Ciel, témoin de mes promesses. Que ses malédictions m'accablent, que sa main toute-puissante s'appésantisse sur moi, si des préjugés l'emportent sur l'homme, & si la tyrannie fait taire la nature.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, CAROLINE, *dans le fond.*

VERNEUIL, père.

MALHEUREUX! Qu'as-tu dit? Tu accuses de tyrannie un père, qui va au-devant de toi, qui ne profère que des paroles de paix, qui la porte dans son sein, & qui veut la faire passer dans le tien. Sais tu que j'ai fait tout ce que tu pouvais attendre d'un père indulgent & sensible, que le mépris de mes bontés va rallumer les sentiments de vengeance que je voulais étouffer? Ne crains-tu pas, fils ingrat & dénaturé, que la malédiction du Ciel, cette malédiction que tu as pu invoquer, ne soit précédée de la mienne.

CAROLINE, *à part.*

Ah! Malheureuse!

CHARLES.

J'en mourrais peut-être; mais je la recevrais avec la fermeté du courage, & la résignation qu'inspire l'innocence.

VERNEUIL, père.

VERNEUIL, père.

L'innocence qui brave un père!

CHARLES.

Un père, qui exige l'impossible.

CAROLINE, *à part.*

Je suis perdue.

VERNEUIL, père.

Si vous étiez à ma place, vous permettriez-vous ce que vous me demandez?

CHARLES.

Si vous étiez à la mienne, vous conduiriez-vous autrement? Répareriez-vous une faute par un crime? Vous laisseriez-vous intimider par de vaines menaces?

VERNEUIL, père.

Ainsi donc ces menaces, loin de vous ramener à votre devoir, irritent un caractère fougueux, qui, dès long-tems ne connaît plus de frein? Charles, Charles, ce moment est le dernier qui vous reste, vous en profiterez, si vos passions vous permettent encore de réfléchir.

CAROLINE, *à part.*

Je vois ce que je dois faire.

CHARLES.

J'ai résisté à vos larmes, jugez, mon père, si rien peut m'ébranler.

VERNEUIL, père.

C'en est assez, je me montrerai aussi inflexible que le barbare, que rien ne peut amollir. Je le romprai, n'en doutez pas, ce nœud frivole que vous révérez, & que je méprise. Aujourd'hui, aujourd'hui, même, vos Juges & les miens entendront mes plaintes, & ils n'y seront pas insensibles.

CAROLINE, *à part.*

Il ne me reste que ce parti, & j'y suis décidée. (*à Verneuil père.*) Epargnez-vous, Monsieur, une démarche inutile C'est assez du mépris que vous me marquez, sans y ajouter un éclat deshonorant pour tous trois. La loi parle en votre faveur, profitez-en sans l'invoquer. Victime innocente, je me soumets, je me résigne au coup qui me menace. Loin d'armer le père contre le fils, je m'immolerai pour les réunir. Jamais l'amour ne me parla aussi haut en faveur de Charles, qu'au moment où je le perds à jamais. Mais je lui impose silence, j'étouffe ses plaintes & ses regrets. Charles était mon époux, je pouvais, je devais le croire. Je vous le rends, Monsieur, il est libre, & du moins vous ne l'arracherez pas de mes bras.

CHARLES.

Caroline, que fais-tu ?

CAROLINE.

Ce que je dois. C'est pour toi que j'ai abandonné mes parents & ma patrie, c'est pour toi que j'ai supporté la misère, je t'immole à présent ma réputation. (*à Verneuil père.*) Voilà le dernier de mes sacrifices, Monsieur, la mesure de l'infortune est comblée. Malheureuse de n'avoir plus rien à offrir à l'amaut que j'adorai, & à l'époux qu'il faut que j'abandonne.

VERNEUIL, père, *à part.*

Que sa douleur est touchante! Pourquoi faut-il...

CHARLES.

N'attestes pas l'amour. Il ne connut jamais ces sacrifices affreux, dictés par la crainte, arrachés par la force. Si ton cœur, comme le mien...

CAROLINE.

Arrête, n'ajoute pas à l'horreur de ma ſituation. Eh! ne ſens-tu pas, ingrat, que l'état humiliant où je me réduis pour toi eſt la preuve la plus forte que je puiſſe te donner de mon amour ? Que l'amour ſeul eſt capable de ce dévouement abſolu, de ce courage ſurnaturel, qui te rendent à toi-même & à ton père ? Toi, qui allais calomnier ton cœur, je mépriſerais le tien, ſi tu doutais de ce qu'il m'en coûte pour remplir cet horrible devoir.

BAZILE, *à Verneuil, père.*

Et tout ça n'vous émeut pas. C'eſt incompréhenſible.

VERNEUIL, père, *à Caroline.*

Je commence à vous connoître & à vous apprécier. Votre délicateſſe ne ſera pas ſans recompenſe. Je me charge de votre bien-être, j'éleverai l'enfant malheureux...

CAROLINE.

Vous me connoiſſez, dites-vous, & vous croyez que je recevrai vos bienfaits, que je vous confierai ma Cécile ! Moi, je mettrais un prix à mon honneur, je livrerais mon enfant à celui qui lui arrache ſon père ! C'eſt alors que je mériterais mon ſort. Non, Monſieur, ſeule, ignorée & pauvre, mais courageuſe & patiente, je ne devrai rien qu'à mon travail. J'éleverai mon enfant dans cette heureuſe obſcurité où l'on cultive encore les vertus de la nature. Il apprendra de moi à ſouffrir ſans ſe plaindre, à pardonner à ſes oppreſſeurs, & ſi je ſuis condamnée à pleurer ſa naiſſance, je vivrai pour réparer ma faute, & je mourrai ſans remords. (*Elle ſort.*)



SCENE VI.

VERNEUIL, père. CHARLES. BAZILE.

BAZILE, *à Verneuil, père.*

Vous n'vous rendez pas encore ! Seriez-vous un méchant homme ?

VERNEUIL, père, *à part.*

Cette femme m'a touché à un point... Que résoudre !... Que faire !...

CHARLES.

Mon père !.. Me blâmerez-vous encore maintenant que vous l'avez entendue ?

VERNEUIL, père.

Je suis dans une agitation... J'éprouve un trouble... Ma tête n'est plus à moi... Charles, je conçois la force du sentiment qui vous attache à Caroline. De toutes les femmes que je connais, c'est celle qui vous convient le plus parfaitement, si elle joignait à son mérite & à ses agrémens personnels ce qui la fait aimer... J'aime, je plains votre Caroline...

CHARLES, *hors de lui.*

Vous l'aimez... Vous l'aimez... (*à Bazile.*) Entends-tu ? Mon père dit qu'il l'aime.

VERNEUIL, père.

Mais votre intérêt doit l'emporter dans mon cœur sur toute autre considération.

CHARLES.

Quoi, mon pète, vous persistez encore...

VERNEUIL, père.

Je ne sais à quoi me déterminer... Je suis dans une situation qui ne me permet pas de prendre un parti... J'ai besoin de me recueillir, Mon fils, retirez-vous. Je ne vous dis pas ce que je voudrais pouvoir faire... ce que je ferai peut-être; mais, dans tous les cas, soyez convaincu, mon cher Charles, que votre pére est votre meilleur ami. (*Charles lui baise les mains.*)

BAZILE.

Viens, Charles, viens, mon ami : ne dérangeons pas ce brave homme-là. Mais d'queuque façon qu'ça tourne, sois sûr que Bazile te reste, & comptes toujours sur son cœur & sur ses bras.

CHARLES.

Je me retire, mon père, je vous laisse à vos réflexions. Pensez à trois personnes, que vous pouvez élever du fond de l'abyme au comble de la félicité. Quelque soit l'événement, j'emporte votre estime. Oui, vous m'estimez, mon père, je vous connois trop pour en douter, & cette persuasion me soutient & me console.

SCÈNE VII.

VERNEUIL, père, *seul.*

OUI, je t'estime, & comment m'en défendre ! Comment résister à des attaques multipliées, contre lesquelles ma raison est impuissante... Ils me l'avaient bien dit : cette femme est étonnante. Il en est de plus belles; mais quel séduisant assemblage !

Attraits, graces, esprit, délicatesse, fermeté... Oui, je l'avoue, à la place de cet infortuné, je ne me conduirais pas autrement... Cependant puis-je céder ? Si mon cœur, si mon faible cœur le défend, les préjugés, l'opinion publique, le respect humain m'opposent des barrières que je crains de franchir. Que répondre à ceux qui me reprocheraient ma condescendance, ma faiblesse ? Le bonheur de Charles suffirait-il pour me disculper ?... Cruelle incertitude !.. Et pas un ami près de moi à qui je puisse me confier, dont les conseils viennent à mon aide... Quelle pénible situation !

SCENE VIII.

VERNEUIL, père. UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *annonçant.*

MONSIEUR le Comte de Préval.

VERNEUIL, père.

Faites entrer. (*Le Laquais sort.*)

SCENE IX.

VERNEUIL, père. LE COMTE DE PRÉVAL.

LE COMTE, *l'embrassant.*

EH, mon cher Verneuil, que je suis aise de vous voir : il y a douze ans au moins que je n'ai eu ce plaisir.

VERNEUIL, père.

Il est vrai, Monsieur, qu'il y a longtems que nous nous sommes perdus de vue. Votre crédit est, dit-on, porté au plus haut point, je vous en félicite. Mais je ne suis à Paris que d'hier. Comment avez-vous sçu...

LE COMTE, *du ton de la fausseté.*

J'étais ce matin chez le Ministre, on a parlé de vous, quelqu'un a dit vous avoir vu arriver, je me suis empressé de vous chercher, & de venir vous offrir mes bons offices.

VERNEUIL, père.

Vous me faites plaisir. Je ne connois plus personne à Paris, & je serai bien aise de pouvoir m'y réclamer de quelqu'un qui y jouisse d'une certaine considération.

LE COMTE.

Ah! Par exemple, vous ne pouviez mieux vous adresser. Si vous avez à recourir aux personnes en place, je vous recommanderai, je m'en ferai un devoir, & je me flatte que mes sollicitations ne vous seront pas inutiles. Mais quelle affaire vous a donc conduit ici?

VERNEUIL, père.

Un projet médité longtems, adopté avec peine, & que, peut-être, je n'aurai pas la force d'exécuter.

LE COMTE.

C'est peut être l'escapade de votre fils aîné, qui..

VERNEUIL, père.

Vous en êtes instruit?

LE COMTE.

Eh, sans doute, il en a été question ce matin

dans les bureaux. On vous plaint, on s'étonne de ce que vous ne l'empêchez pas...

VERNEUIL, père.

J'étais venu dans le dessein de rompre ce mariage.

LE COMTE.

Plaisant mariage ! Combien vous & moi en vons-nous contracté de semblables !

VERNEUIL, père.

Ce n'est pas le moment de plaisanter, Monsieur, je ne suis pas remis encore du trouble où m'ont jettés ces deux infortunés.

LE COMTE.

Vous les avez vu ?

VERNEUIL, père.

Hélas ! oui !

LE COMTE.

Et ils vous ont touché, sans doute.

VERNEUIL, père.

Ah ! au de-là de toute expression.

LE COMTE.

Vous avez toujours été extrêmement facile, mon cher Verneuil, on aura joué la douleur, la probité, on aura hazardé quelques larmes, auxquelles vous aurez répondu par les vôtres, & au lieu d'empêcher votre fils de consommer une sottise, vous y aurez peut-être donné les mains...

VERNEUIL, père.

Non, Monsieur, non, je ne suis pas aussi facile que vous l'imaginez. J'ai été sensiblement touché, je l'avoue, du désespoir de mon fils. Ses prières m'ont ému, ses raisonnemens m'ont presque persuadé. Cependant, je n'ai rien promis, & je suis maître encore du parti que je voudrai prendre....

Mais croiriez-vous, Préval, qu'au moment où vous êtes entré je désirais un ami, dont les conseils désintéressés m'éclairassent dans cette affaire, dont la probité prononçât entre mes devoirs, & le vœu de mon cœur.

LE COMTE.

Je suis l'homme qu'il vous faut & je suis enchanté d'être ici.

VERNEUIL, père.

C'est qu'il est difficile de juger sainement dans sa propre cause! D'ailleurs ils sont tous contre moi. Ils m'attaquent avec tant d'avantages.... Cette femme sur-tout..

LE COMTE.

On la dit très-jolie.

VERNEUIL, père.

Très jolie..non.

LE COMTE, *à part.*

Il est difficile.

VERNEUIL, père.

Mais si intéressante!.. Une façon de penser si délicate, une noble fierté, qui lui sied si bien!..

LE COMTE.

Ces femmes-là sont adroites.

VERNEUIL, père.

Non, non, il y avait une force, une explosion de sentiment, dont l'art ne sçaurait approcher.

LE COMTE.

Vous l'avez cru.

VERNEUIL, père.

Je n'en sçaurais douter.

LE COMTE.

En ce cas, mon ami, mes conseils vous sont inutiles.

VERNEUIL, père.

Au contraire, Préval, il m'en faut de solides, de soutenus, si je veux me soustraire à la séduction....

LE COMTE.

Quoi, vraiment vous avez été sur le point de céder à leurs sollicitations.

VERNEUIL père.

Oui, Monsieur, & dans ce moment même je ne sçais encore à quoi je vais me résoudre.

LE COMTE.

Je ne sçais pas; mais si je peux combattre des dispositions où il entre de la faiblesse, mais que je dois respecter, si je ne veux pas me brouiller avec votre fils, il est vrai que sa position ne le rend pas bien dangereux pour quelqu'un que la chose n'intéresserait pas; convenez qu'il serait plaisant de voir le fils du Comte de Verneuil adossé... attendre les chalands... & s'en retourner le soir porter à sa Pénélope le fruit de son industrie, il ne manque au tableau que celui de l'orgueil de la petite personne, qui jouit sans doute de voir dans ses fers un captif de cette importance. A propos, on dit qu'il allait avoir un Régiment, lorsque...

VERNEUIL, père.

On le lui avoit promis.

LE COMTE.

Il y a déjà quelques années. Il seroit prêt à passer aux grades supérieurs. Plaisanterie à part, mon cher Verneuil, il ferait fâcheux de laisser croupir ce jeune homme dans le genre de vie qu'il a adopté. Il est d'âge encore à réparer ses sottises, & vous conviendrez que lui pardonner celles qu'il s'est déjà permises, c'est l'encourager à en faire de nouvelles.

VERNEUIL, père.

Voilà ce que je me suis dit cent fois.

LE COMTE.

Mais cela ne suffit pas, mon bon ami. Il fallait agir & aller droit au but. Votre inaction, dans cette affaire, vous fait le plus grand tort dans le monde. Les gens sensés vous blâment, les indifférens vous raillent, quelques uns vous plaignent. Mais il règne dans tous ces propos un ton amer, qui m'a souvent fait souffrir pour vous. Le ridicule dont on charge votre conduite m'affecte sensiblement. D'ailleurs ces sortes de mariages ne sont jamais heureux. Les difficultés irritent l'amour, les persécutions le soutiennent; mais n'a-t-il plus rien à craindre ou à desirer, le charme s'évanouit, l'épouse, parvenue à son but, cesse de se contraindre, & l'époux détrôné voit avec douleur son état & sa fortune sacrifiés à des chimères. Le dégoût arrive, l'humeur suit, & ceux qui croyaient s'adorer toute leur vie, sont étonnés de ne pouvoir plus se supporter.

VERNEUIL, père.

Vos principes sont les miens. Ce que vous me dites-là, je l'ai dit moi même à mon fils, qui voulait me contraindre à ratifier le mariage de son frère. Charles lui même ne m'avait gagné que jusqu'à un certain point. Mais cette femme!... Cette femme...

LE COMTE, *souriant.*

Cette femme vous embarrasse furieusement.

VERNEUIL, père.

J'en conviens... & puis cet enfant...

LE COMTE.

Oh, pour l'enfant, je vous le recommande, mon ami, il faut faire quelque chose pour lui.

VERNEUIL, père.

C'eſt bien mon intention. Pauvre enfant, ſous quels auſpices es-tu né?

LE COMTE.

En effet tout cela eſt embarraſſant. Mais enfin quel parti prenez-vous ?

VERNEUIL, père.

Je vous le demande. Vous êtes de ſang-froid, vous avez toute votre raiſon, & moi...

LE COMTE.

Oui, je conçois qu'il vous faut néceſſairement un guide, qui ..

VERNEUIL, père.

Soyez-le, Préval. Prononcez ſans feinte, ſans détour.

LE COMTE.

Vous me le permettez.

VERNEUIL, père,

Je vous en prie.

LE COMTE.

C'eſt que je crains de vous déplaire. D'ailleurs, ce que je vous ai déja dit, doit vous faire preſſentir ce que j'ajouterais, ſi j'oſais.

VERNEUIL, père.

J'entends, vous me conſeillez d'employer l'autorité.

LE COMTE.

Puiſque vous voulez que je vous parle franchement, vous ne pouvez vous en diſpenſer.

VERNEUIL, père.

Je devais aller aujourd'hui chez mon Procureur.

LE COMTE.

Pourquoi faire ?

VERNEUIL, père.

Pour entamer ce malheureux procès.

LE COMTE.

Vous n'y penſez pas, mon ami. Vous voulez employer les voies juridiques, dont la lenteur laiſſera à votre fils les moyens de vous échapper encore? Il retournera d'où il vient, & ne craindra rien de vos pourſuites. Et puis il eſt majeur: ſon mariage caſſé, qui l'empêchera d'en contracter un ſelon les loix?

VERNEUIL, père.

Je n'avais pas fait cette réflexion.

LE COMTE.

Il faut abſolument le ſéparer de cette femme.

VERNEUIL, père.

Il n'y conſentira jamais.

LE COMTE.

Nous ſçaurons bien l'y contraindre.

VERNEUIL, père.

Et comment?

LE COMTE.

Un ordre du Roi....

VERNEUIL, père.

Faire enfermer mon fils!

LE COMTE.

Je ne vois que ce moyen.

VERNEUIL, père.

Ce moyen eſt affreux. Achever d'aigrir un jeune homme, déjà trop violent, me fermer à jamais ſon cœur!.. Ah! Préval! Préval!

LE COMTE.

Qu'on eſt faible, quand on eſt père!

VERNEUIL, père.

Qu'on eſt dur quand on ne l'eſt pas!

LE COMTE.

Je vous demande pardon, mon ami, de vous avoir donné un conseil qui paraît vous déplaire, mais que vos instances m'ont arraché. Il me semblait qu'un an, six mois de clôture ne pouvoient qu'être utiles à votre fils; qu'éloigné des objets qui le subjuguent : il oublierait insensiblement un engagement qui le deshonore, que sa raison reprendrait tous ses droits; que, rendu à sa société & à son père, il sentirait ce que vous auriez fait pour lui, & qu'enfin...

VERNEUIL, père.

Faire enfermer mon fils !

LE COMTE.

N'en parlons plus, mon ami, n'en parlons plus. J'ai eu tort de me mêler de cette affaire, & je...

VERNEUIL, père.

Non, Préval, non. Vous voyez mieux que moi, sans doute. Vous n'êtes pas aveuglé par cette tendresse, qui se révolte à la seule idée d'un enfant dans les fers.

LE COMTE.

Il serait un moyen d'abréger sa détention, & de vous mettre à votre aise.

VERNEUIL, père.

Lequel ? Je l'adopte sans balancer.

LE COMTE.

Charles enlevé, Caroline & son enfant sont à votre discrétion. Vous placerez l'un dans des mains étrangères & sous un nom supposé. Vous éloignerez l'autre, à qui vous paierez une modique pension, à condition qu'elle se conduira selon vos vues, & sa misère est un sûr garant de sa docilité.

VERNEUIL, père.

C'eſt que tout cela néceſſite des procédés ſi durs, ſi cruels ! Et puis Charles en liberté ſera des perquiſitions...

LE COMTE.

Rien de ſi aiſé que de les rendre inutiles. On peut répandre adroitement dans le public que Caroline, que ſon enfant n'ont ſurvécu que peu de tems après l'enlévement de votre fils.

VERNEUIL, père.

Il n'en croira rien.

LE COMTE, *à demi voix.*

Je connais un Juge de province, qui conſtatera leur décès par un décrêt dans les formes.

VERNEUIL, père, *après un moment d'horreur.*

Cela ne ſe peut pas.

LE COMTE.

Je vous en réponds.

VERNEUIL, père.

Un Magiſtrat prononcer contre la vérité, contre ſa conſcience !

LE COMTE.

Celui-ci le fera ſans difficulté.

VERNEUIL, père.

Ce juge eſt un fripon.

LE COMTE.

Sans doute, mais il en faut ; on les mépriſe, & on s'en ſert.

VERNEUIL, père.

Votre plan eſt bien concerté... mais il y a dans cette marche une duplicité qui me répugne.

LE COMTE.

Il n'eſt pas défendu de ruſer un moment, quand

il en peut résulter un grand bien. Songez, qu'au moyen de ces arrangemens, Charles, enlevé dans deux heures, peut vous être rendu dans six semaines, dans un mois; on ne prendra que le tems nécessaire pour éloigner sans retour des objets qui feraient toujours dangereux pour lui.

VERNEUIL, père.

Charles enlevé dans deux heures!

LE COMTE.

Oui, mon ami, dans deux heures, & je me chargerai des détails, pour ménager votre sensibilité.

VERNEUIL, père.

Mais cet Ordre du Roi, qu'il faut solliciter, obtenir...

LE COMTE.

J'en ai toujours en blanc, & je n'en abuse pas, comme vous le voyez. (*Avec chaleur.*) Allons, mon cher Verneuil, êtes-vous bien d'accord avec vous-même? Ce que vous devez à la société, à votre fils & à vous, l'emportera-t-il enfin sur les répugnances puériles qui vous arrêtent, sur la foiblesse qui vous deshonorerait, si vous consentiez à un mariage ridicule & révoltant. Pardon, si je mets autant de force dans mes représentations; mais je vous ai toujours chéri, & je ne puis m'empêcher d'ajouter que vous avez assez fait pour la nature, & qu'il est tems de vous montrer homme, & d'en déployer toute la fermeté.

VERNEUIL, père.

Qu'il m'en coûte pour me rendre! mais je sens qu'il le faut.

LE COMTE.

Oui, mon ami, il le faut.

VERNEUIL, père.

VERNEUIL, père.

Du moins, que tout se passe sans éclat.

LE COMTE.

Sans éclat.

VERNEUIL, père.

Ménageons des infortunés, adoucissons le coup que nous allons leur porter.

LE COMTE.

On mettra dans les procédés toute l'aménité possible.

VERNEUIL, père.

Vous me ferez avertir quand mon malheureux fils n'y sera plus. J'irai, je verrai cette femme.

LE COMTE.

Non, Verneuil, je ne suis pas d'avis que vous la revoyez. Votre excessive bonté vous trahirait encore. Je me charge de sa retraite, & de lui faire parvenir vos bienfaits.

VERNEUIL, père.

Je la verrai, Monsieur. C'est un adoucissement que je dois à sa situation. Je lui dois compte des motifs de ma conduite, je lui dois des consolations. Trop heureux, si le pouvais, en calmant sa douleur, rendre mes chagrins moins cuisans... Allez, Préval, allez me rendre ce funeste service, & laissez-moi renfermer mes larmes, mes combats & mes regrets. (*Il sort.*)



SCENE X.

LE COMTE, *seul.*

Ces Provinciaux sont durs à persuader. Pauvres gens, qui ne sentent pas que le grand art est de tirer parti des circonstances, & même de faire naître celles qui sont nécessaires à nos projets... Enfin la belle & cruelle Caroline est à ma discrétion. Le bon homme de père la verra, dit-il. Je le préviendrai, & si elle est récalcitrante, on la mettra aussi en lieu de sureté. C'est un excellent moyen que la persécution, & qui ne manque jamais son effet.

SCENE IX.

LE COMTE. VERNEUIL, fils.

VERNEUIL, fils.

Mon père vous quitte, Monsieur !

LE COMTE.

A l'instant.

VERNEUIL, fils.

Il est dans un état, qui m'inquiète. Que s'est-il donc passé ?

LE COMTE.

Il est vrai que notre conversation l'a singulièrement ému.

VERNEUIL, fils.

Vous êtes-vous entretenu de mon frère ?

LE COMTE.

Il n'a été queſtion que de lui.

VERNEUIL, fils.

Et vous avez ſans doute embraſſé ſa défenſe ?.. Avez-vous gagné quelque choſe ſur l'eſprit de mon père ?.. Se rendra-t-il à mes vœux ? Verrons-nous enfin la paix rétablie dans ſa maiſon ?

LE COMTE.

La paix ? Oui, je l'eſpère. Les choſes rentreront dans leur état naturel.

VERNEUIL, fils.

Quel heureux changement ! Ah, c'eſt vous, Monſieur, c'eſt vous, qui aurez aſſuré notre commun bonheur. Que d'obligations... Comment vous marquer ma reconnoiſſance...

LE COMTE.

En me permettant de l'aller mériter. (*Il ſalue & ſort.*)



SCENE XII.

VERNEUIL, fils, *seul.*

QUEL ton ! Quelle froideur ! Quelle insensibilité ! Du moins apparente... Ah ! je le vois ; l'homme, toujours maître de lui, est bien plus fort en raisons que celui qu'égare le délire de l'amour ou de l'amitié... Enfin Préval a désarmé mon père... Charles, mon ami, mon frère... Quel moment pour toi ! Quel jour pour ta tendre, pour ta vertueuse Caroline. Ne retardons pas leur félicité. Courons mettre un terme à leurs inquiétudes, effacer jusqu'à la trace de leurs maux, & partager leur ivresse.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

(*Le Théâtre représente le logement de Charles.*)

SCENE PREMIERE.

CAROLINE, *seule, assise, tenant son enfant sur ses genoux.*

JE me suis donc condamnée à des peines éternelles! ... Ma Cécile. .. cher & malheureux enfant, si jamais le secret de mon infortune t'est dévoilé, tu plaindras ta pauvre mère, & tu l'aideras à supporter son sort, tu sécheras mes larmes, ou tu en diminueras l'amertume en y mêlant les tiennes. Oui, nous pleurerons, toi, ton père, moi, mon époux; nous serons l'une & l'autre accablées de notre situation; mais nous gémirons ensemble, & du moins j'aurai quelqu'un qui pourra répondre aux cris de ma douleur.



SCENE II.

BAZILE (1). CHARLES. CAROLINE. CÉCILE.

CHARLES, *se jettant dans les bras de sa femme.*

VICTOIRE, victoire, Caroline ! j'étais ton époux de ton choix, je vais l'être du consentement de mon père. Si tu sçavais l'effet qu'a produit ton noble dévouement, si tu savais qu'il t'aime, qu'il te plaint, qu'il en convient, si tu sçavais enfin qu'il m'estime, qu'il m'a promis...

BAZILE.

Doucement, doucement; il n'a rien promis encore.

CHARLES.

Il n'a rien promis encore? un père menacant, qui s'adoucit, qui reçoit des marques de ma tendresse, qui m'en donne de la sienne, n'est pas un père désarmé & vaincu? que peut-il davantage?

BAZILE.

Signer, mon ami, signer.

CHARLES.

Il signera, je n'en sçaurais douter. Si son cœur n'eut été touché, ses discours, ses gestes, son

(1) Bazile, après avoir fini de parler, emmenera l'enfant sans affectation, & rentrera de même vers la fin de la scene.

émotion apparente feraient la comble de la duplicité, & mon père, mon respectable père en est incapable.

CAROLINE.

Mon ami, il a reçu mon sacrifice.

CHARLES.

La réflexion le lui a fait rejetter.

CAROLINE.

J'ai lu dans le cœur de ton père.

CHARLES.

Les apparences t'ont trompé.

CAROLINE.

Il m'aime, dis-tu; mais il nous sépare. Il me plaint, & il me méprise.

CHARLES.

Il te méprise! . . . Ah! Caroline!

CAROLINE.

Puis-je en douter, il m'a offert de l'or.

CHARLES.

Il t'offrira bientôt sa bienveillance & son affection.

CAROLINE.

J'étais allé vers lui dans l'intention de lui adresser mes vœux & mes prières. J'espérais que mes instances unies aux tiennes le désarmeraient. J'arrive, ses premiers mots m'attèrent, révoltent mon honnêteté, indignent ma délicatesse. Il a cru, sans doute, qu'un vil intérêt m'avait décidé à me donner à toi. Le malheureux! Il n'a donc jamais été aimé pour lui même, puisqu'il ne croit point à l'amour pur, à l'amour désintéressé .. Charles, je ne t'impute point les fautes de ton père. Mais s'il faut céder à la force & abjurer nos erreurs, si jamais tu deviens ce que tu peux être un jour, tu diras: cette pauvre, cette

tendre Caroline a fait dans tous les tems ce qu'elle a pu pour mon bonheur, elle s'eſt ſacrifiée à mon avancement ; dans ſon obſcurité, elle jouit de mon éclat, & mon bien-être eſt ſa récompenſe.

CHARLES, *éperdu.*

Et toi auſſi, Caroline... & toi auſſi... Ah! Malheureux !

CAROLINE.

Nous nous ſommes égarés l'un par l'autre. Juſqu'ici nous n'avons point de reproches à nous faire. Trembles de te montrer moins fort que moi, trembles de perdre mon eſtime.

CHARLES.

La mienne t'eſt indifférente.

CAROLINE.

J'ai voulu l'obtenir, tu me la dois & tu ne peux me la refuſer.

CHARLES.

Mon eſtime à toi, qui braves l'amour, tes ſermens, & le Ciel.

CAROLINE.

Le Ciel a rejetté mes vœux.

CHARLES.

Il veut éprouver ta conſtance.

CAROLINE.

S'il veut mon malheur, je me ſoumets à ſes décrêts.

CHARLES, *dans le dernier déſeſpoir.*

Achève, ingrate, achève de porter la mort dans mon ſein. Ce n'eſt pas aſſez d'avoir l'univers entier à combattre, il faut qu'une épouſe faible & parjure s'uniſſe à mes ennemis & ſe mette à leur tête. Réponds-moi, toi qu'égare un fol héroïſme, qui crois tout faire pour ton déplorable époux,

t'es-tu flattée que je survivrais à notre séparation? As-tu cru qu'un moment d'enthousiasme t'autorisât à mentir à l'Univers, à Charles, à son enfant? Quoi, c'est au respect humain que tu immoles sans remords les titres d'épouse & de mère! Attends, du moins, attends, femme barbare, que la force, que l'inhumanité nous ravissent l'un à l'autre. Gardes-toi de prévenir l'instant fatal, qui déciderait de ta vie; n'affectes plus une fermeté que tu n'as pas, que tu ne peux avoir, si tu possédas jamais la moindre étincelle des vertus qui m'ont uni à toi... Caroline... Je tombe à tes pieds... C'est moi... C'est ton ami; c'est ton amant, c'est ton époux qui te supplie. Seras-tu plus cruelle que tous nos persécuteurs ensemble? Caroline, sois-moi fidelle... Sois moi fidelle... Ou je ne réponds de rien.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS. UN EXEMPT.

L'EXEMPT, *d'un ton ferme.*

C'EST ici la demeure de Charles Verneuil.

BAZILE.

Oui, Monsieur, c'est ici. Queuqu'y à pour votre sarvice?

L'EXEMPT.

Est-ce vous, jeune homme?

BAZILE, *après avoir fixé l'Exempt, Charles & Caroline.*

Oui, Monsieur, c'est moi.

L'EXEMPT.

Je vous arrête par ordre du Roi.

BAZILE.

Marchez, Monſieur, je vous ſuis.

CHARLES.

Demeures, malheureux, demeures. N'ajoutes pas à mes maux l'infamie & les remords. Crois-tu que je me prête à cette horrible ſuppoſition? Plus je te connais, & plus tu me deviens cher; mais mes malheurs ne doivent tomber que ſur moi. (*à l'Exempt.*) Cet honnête homme vous trompe. Il eſt mon ami, ce mot explique ſa conduite. C'eſt moi qui ſuis la victime déſignée.

CAROLINE.

Tu ne me quitteras pas. Si mon ſacrifice devient inutile, je retire ma parole, & je ne connais plus que mon époux. C'eſt lui que je tiens, que je ſerre dans mes bras, & je ne vous le rendrai qu'avec mon dernier ſoupir.

L'EXEMPT.

Madame, votre ſituation m'intéreſſe. Je voudrais pouvoir l'adoucir.

CAROLINE.

Vous en êtes le maître. (*Montrant Bazile.*) Ce galant homme vous en a offert les moyens.

L'EXEMPT.

Je ne puis m'y prêter, ſans trahir mon devoir. Marchez, Monſieur.

CHARLES.

Si je n'écoutais que ma haine du Deſpotiſme, que l'horreur que doivent inſpirer ſes ſuppôts, j'aurais déjà vengé ſur vous & les violences que vous avez commiſes, & celle que vous venez conſommer. Si l'ordre que vous me ſignifiez n'avait l'aveu de mon

père, de ce père cruel, qui n'embrassait son fils que pour mieux l'assassiner, & que je respecte encore au moment où il m'ôte plus que la vie, oui, ou le désespoir terminerait ma carrière, ou j'échapperais à l'oppression... Que dis-je ? Eh ! pourquoi présenter une tête innocente au coup que l'on vient me porter ? Pourquoi trahir par une lâche obéissance la Société blessée dans un de ses membres, & ma famille dont je suis l'unique support ? Je me défendrai, n'en doutez pas, & si je succombe sous le nombre, j'aurai vécu, & je serai mort libre.

L'EXEMPT.

Marchez, vous dis-je.

CAROLINE.

Non, Monsieur, il ne sortira pas. Quoi, le prix de mon dévouement serait pour lui des larmes & des fers. Je redeviens son épouse pour le défendre & le sauver. Mes droits me sont contestés, mais ils sont respectables, tant qu'ils sont existants.

BAZILE, *bas à Charles.*

Faut-il toucher ? (*Charles le retient.*)

L'EXEMPT.

Il a disposé de lui sans l'aveu de son père.

CAROLINE.

J'avais reconnu sa faute, j'avais consenti à l'expier.

L'EXEMPT.

Cela ne suffit pas, vous le voyez, Madame.

CAROLINE.

Cela ne suffit pas ! Eh bien, je ferai, je dirai, je signerai ce qu'on voudra. Qu'il soit libre, & je ne regretterai rien.

L'EXEMPT.

Ce que vous demandez ne dépend pas de moi. Allons, Monsieur.

CAROLINE, *ferrant son Mari dans ses bras.*
Vous ne l'aurez pas... Vous ne l'aurez pas.

CHARLES, *se débarrassant des bras de sa Femme.*
Non, vous ne m'aurez pas.

L'EXEMPT.

J'ai ordre, Monsieur, d'éviter l'éclat; mais je dois employer la force, si j'éprouve de la résistance. Je ferais au désespoir de rassembler mes gens.

CHARLES.

Vos gens... Vos gens...

CAROLINE.

Qu'ils viennent.. Qu'ils voyent mon état, mon désespoir; & s'ils y sont insensibles, qu'ils ajoutent à leurs forfaits l'assassinat d'une femme. Ils n'ont que ce moyen de l'arracher à ma tendresse. Votre ordre affreux vous autorise-t-il à répandre mon sang? Frappez, délivrez-moi, d'un seul coup, & de moi-même, & de mon amour, & de l'horreur que vous m'inspirez... Je ne me connois plus... Je ne sens... Je ne puis... Je me meurs. (*Elle tombe.*)

CHARLES, *courant à elle.*

Ma femme... Mon ami.

L'EXEMPT, *à Charles.*

L'instant est favorable, il faut en profiter.

CHARLES.

M'éloigner d'elle... La laisser mourir... Quoi, barbare, ton cœur ne te dit rien!.. Ah! mon père! mon père!

L'EXEMPT.

Obéissez.

CHARLES.

L'abandonner dans cet état affreux! Pour le proposer seulement, il faut être sans entrailles & sans ame.

L'EXEMPT, *s'approchant de Charles.*

Pour la dernière fois obéissez.

BAZILE, *tenant un tabouret.*

Taisez-vous; ou, par la mort, je vous fais sauter la cervelle.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, VERNEUIL, fils.

BAZILE, *à Verneuil, fils.*

A NOUS, Monsieur, à nous... On arrête Charles sur un ordre du Roi.

VERNEUIL, fils, *l'épée à la main.*

Je suis son frère, defendez-vous.

BAZILE, *le tabouret levé.*

J'sis son ami, & je vous assomme.

CHARLES, *se jettant entr'eux.*

Arrête, Verneuil... Arrête, Bazile... Ma fureur m'égarait: la seule idée d'un meurtre me contient & me désarme. Cet être est avili; mais enfin c'est un homme: il est moins coupable que ceux qui le dégradent. N'imitons pas nos tyrans, & respectons l'humanité. Ne vous souillez point d'un assassinat, qui me serait inutile. L'ordre serait oonfié à d'autres mains. (*L'Exempt marque son étonnement.*)

VERNEUIL, fils.

Cet ordre est surpris, mon père n'en a pas connoissance.

L'EXEMPT.

C'est lui qui l'a sollicité.

VERNEUIL, fils.

C'eſt une impoſture.

L'EXEMPT.

Et c'eſt le Comte de Préval qui m'a chargé de l'exécution.

CHARLES.

Préval !

VERNEUIL, fils.

Préval ! Il a en effet parlé à mon père ; mais il m'a aſſuré...

CHARLES.

Il lui a parlé, dis-tu ? Tout eſt expliqué... Je ne concevais pas que mon père... Préval... Préval... Il a pu ranimer un courroux... Ah ! Je ſuis perdu ſans reſſource. Le Monſtre aime ma femme.

VERNEUIL, fils.

Ta femme !

CHARLES.

Oui, ma femme. Il a oſé le lui dire.

VERNEUIL, fils.

Il a parlé à mon père immédiatement après toi. Il n'a pas eu le tems de demander cet ordre (*à l'Exempt.*) Celui dont vous êtes porteur eſt faux.

L'EXEMPT.

Il eſt bon. Le Comte de Préval en a toujours à ſa diſpoſition.

VERNEUIL, fils.

Ainſi donc l'abus d'un nom reſpecté lui ſert à marquer ſes perfidies & ſes ſcélérateſſes ! .. Avec quel calme il a inſulté à ma confiance & à ma bonne foi. (*à l'Exempt.*) Et vous, qui ſavez combien cet ordre eſt illégal, aurez-vous l'audace de l'exécuter ?

L'EXEMPT.

Ma liberté, ma fortune en dépendent.

VERNEUIL, fils.

Si vous persistez, vous serez puni avec celui qui se permet tous les crimes, parce qu'il croit qu'une obscurité profonde les couvrira toujours. Je vais, je cours chez le Ministre, je percerai jusqu'à lui, je lui découvrirai des attentats que sans doute il ignore : il en frémira, s'il est vertueux; s'il ne l'est pas, je le forcerai de rendre à la vertu un hommage involontaire, en punissant des excès qu'il aurait dû prévoir ou réprimer. Enfin, Monsieur, vous allez être le complice ou l'accusateur de Préval, choisissez. Voyez d'un côté l'infamie & des châtiments, de l'autre, l'estime publique & de justes récompenses. Le Ministre ignore ce qui se passe, vous venez d'en faire l'aveu : souvenez-vous-en, & décidez-vous.

L'EXEMPT, *à part.*

Il est ferme.

BAZILE, *à l'Exempt.*

Monsieur, puisque j'consentons à vous laisser vivre, laissez-vivre l's autres. Vous ne connaissiez ni Charles, ni moi. Erreur n'est pas compte; mais, sans lui, vous m'emmeniez à sa place. Il en est tems encore, je vous en prie, je vous en conjure, emmenez-moi. Si c'brave jeune homme n'tire pas son frère d'là, hé ben, morgué, j'resterons en prison pour li, & j'y mourrons, avant de trahir l'secret qui assurera sa liberté. Allons, Monsieur, eune bonne action. Vous n'en avez jamais fait peut-être ; mais il y a commencement à tout. Si vous sçaviez le bien qu'ça fait, eune bonne action, vous ne balanceriez pas.

CHARLES.

Mon ami, mon respectable ami, non, je n'y consentirai pas.

BAZILE.

Tais-toi... Tais-toi... N'faut à un homme comme moi que du pain. Ça se trouve en prison comme ailleurs.

VERNEUIL, fils.

Laissez faire ce digne homme. Sa détention ne peut être de longue durée. Je déclarerai tout, dès que tu seras en sûreté.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, DEUX GARDES

UN GARDE, *à l'Exempt.*

RÉSISTE-T-ON, Monsieur ? Vous faut-il main forte ?

BAZILE.

Non, Monsieur, on ne résiste pas. On dit adieu à sa femme, à son ami, & c'est ben naturel. (*Il embrasse Caroline.*) Adieu, Caroline. (*à Charles, en l'embrassant.*) Ne perds pas un moment. (*à Verneuil, en lui prenant la main.*) N'oubliez pas vot'pauvre frère. (*à l'Exempt.*) Me v'là prêt à suivre vos ordres.

L'EXEMPT.

Marchons. (*Bazile prend son chapeau & l'enfonce sur ses yeux. Il sort avec l'Exempt & les Gardes.*)



SCÈNE

SCENE VI.

CHARLES. CAROLINE. VERNEUIL, fils.

VERNEUIL, fils.

Que l'effroi ne succède point à votre noble fierté. Vous voilà tranquilles pour quelques moments, j'en sçaurai profiter. Ma sœur, calmez votre époux. Charles, consoles ta femme. Je cours, je vole, je n'aurai pas de repos que je n'aye assuré votre bonheur.

SCÈNE VII.

CHARLES. CAROLINE.

CHARLES, *tombant sur un siège.*

Ah! ma femme! ma femme! Quelle épouvantable journée! Que de maux à la fois! Mon père... Mon père... Vous avez consenti...

CAROLINE.

Mon ami, mon tendre ami, ton état me désole. Calmes-toi, suis-moi... Viens goûter un repos...

CHARLES.

Du repos!.. Et mon ami est dans les fers... S'ils revenaient... S'ils osaient, sans méangement pour une femme infortunée...

CAROLINE.

Ah ! ce n'eſt pas à moi qu'ils en veulent. Je ne ſuis pas aſſez intéreſſante pour exciter leurs fureurs. Viens, mon ami, viens.

CHARLES.

Tu ne me quitteras pas ? .. Caroline, tu me le promets ?

CAROLINE.

Te le promettre ! Je te fuirais, que tu ne le croirais pas. (*Elle entre avec lui dans le Cabinet.*)

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, *seul.*

TOUTES les portes ouvertes, & personne.... Charles est enlevé... Mais cette femme... cette femme... qu'est-elle devenue? l'aurait elle suivie?... La frayeur, le soupçon l'auraient-ils éclairés ? Ai-je perdu enfin le prix de mes efforts ?

SCENE II.

CAROLINE. LE COMTE DE PRÉVAL.

CAROLINE, *sortant du Cabinet & appercevant le Comte.*

CIEL! Préval!

LE COMTE.

Ah! La voilà, la voilà. Je parais vous effrayer, belle Caroline. Calmez-vous, la crainte est le dernier sentiment que je dois vous inspirer. J'ai pour vous le plus vif attachement, & je vous l'ai prouvé

en éloignant de vous un homme qui ne pouvait que nuire a votre fortune.

CAROLINE, *à demi voix & du ton de l'horreur.*

Sortez, Monsieur, croyez-moi, sortez.

LE COMTE.

Renoncez, Caroline, à ces vertus de convention qui ne sont plus de notre siècle, ou plutôt, laissez ces petites ruses, qui ne peuvent m'en imposer. Vous voyez ma franchise, imitez-la, montrons-nous tels que nous sommes: sçachons l'un & l'autre ce que nous devons craindre ou esperer. Je n'entreprendrai pas de vous prouver qu'il est de votre intérêt de mettre fin à nos petits débats. Vous avez assez d'expérience, vous avez assez souffert pour en être convaincue.

CAROLINE.

La plus cuisante de mes peines, est d'être forcée de vous entendre.

LE COMTE.

Caroline, on peut acheter le bonheur par quelques soins, par quelques démarches; mais l'amour méprisé se change quelquefois en haine, & la mienne ne serait pas impuissante. Si je suis capable des plus grands sacrifices pour vous désarmer, je le suis également d'employer tous les moyens pour vous réduire (1). Faut-il vous avouer que, maître de l'esprit du Comte de Verneuil, je dirige à mon gré ses sentimens, sa faiblesse, & ses irrésolutions, que je ne suis comptable à personne des cruautés où je pourrais me porter, & que je puis ensevelir vos

---

(1) Pendant ce couplet du Comte, Caroline se tournera plusieurs fois vers le Cabinet en marquant son inquiétude.

plaintes avec vous? Gardez vous de m'aigrir davantage par une résistance déplacée, ne vous exposez pas à perdre en un seul jour, & le rival que vous me préferiez, & votre enfant, & votre liberté; voyez enfin en moi l'amant le plus soumis ou l'ennemi le plus implacable. Mes gens sont postés, & n'attendent qu'un signal. Il faut opter, & promptement.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS. CHARLES.

CHARLES, *furieux.*

MENACER ma femme! Menacer mon enfant!

LE COMTE, *anéanti.*

Charles!

CHARLES.

Lui même, à qui tu pensais avoir ravi la liberté. & dont tu croyais séduire la compagne par tes promesses, ou tes menaces. Le voilà, cet homme, qui n'est coupable envers toi que d'avoir une femme vertueuse, & qu'il disputera à l'Univers entier, jusqu'à son dernier soupir... tu baisses la vue, tu n'oses me fixer! L'opprimé fut toujours le spectacle le plus effrayant pour l'œil de l'oppresseur... tu te tais... tu frémis... tu me crois capable, peut-être, de t'imiter, & de me venger de toi aussi lâchement que tu m'as attaqué.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LA FLEUR.

LA FLEUR, *du fond.*

QUI diable ont-ils donc emmené?

CHARLES.

Si je ne suivais que les affreux principes qui te guident, je te poignarderais... Jamais la soif du sang ne fut aussi légitime, jamais elle ne fut plus pressante.

LA FLEUR, *effrayé.*

Appellons nos gens.

CHARLES.

Mais je veux bien descendre jusqu'à me mesurer avec toi. Je brule de t'immoler; mais je n'employerai que les moyens avoués par l'honneur. Viens, traître, viens défendre une vie qui ne suffit pas pour expier des forfaits, & si le sort des combats trahit l'innocence & la justice, au moins je n'aurai pas survécu à mes malheurs.



SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LA FLEUR. GARDES.

LA FLEUR, *aux Gardes.*

SAISISSEZ, enlevez tout. (*Deux Gardes s'emparent de Caroline, un autre court au Cabinet & reparaît avec l'enfant. Le reste de la troupe environne Charles, le serre, & le saisit.*)

CHARLES, *se défendant.*

Bazile, ou es-tu ?.. Ma femme !.. Ma fille !.. (*Aux Gardes.*) Laissez-les, laissez-les... J'obéis... Je cède à la force.

LA FLEUR.

Emmenez tout cela. (*Les Gardes les entraînent.*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, VERNEUIL, père.

VERNEUIL, père.

QUEL spectacle ! Quelle horrible violence !

CHARLES.

Voyez, mon père, & repentez-vous.

CAROLINE, *tendant les bras à Verneuil père.*

Sauvez mon enfant, sauvez mon enfant.

VERNEUIL, père, *aux Gardes.*

Arrêtez, arrêtez, vous dis-je. Je suis le père de ces infortunés. (*à Préval avec sévérité.*) Monsieur le Comte, ce n'est pas là ce dont nous étions convenu, & vous répondrez de tout ce qui s'est fait sans mon aveu. (*Caroline remporte son enfant, & se tient à la porte du Cabinet comme pour en défendre l'entrée.*)

LE COMTE.

J'ai cru vous obliger en vous délivrant à jamais de leurs criailleries.

CHARLES.

Le monstre vous a trompé & vous en impose encore; il a maitrisé votre esprit, il s'est joué de votre crédulité, il s'est fait des armes de vos faiblesses & même de vos vertus, il osait s'en vanter tout-à-l'heure, en insultant à des maux qu'il venait aggraver encore. Oui, c'est lui seul qu'il a voulu servir, c'est sa flamme adultère qui vous a rendu barbare.

VERNEUIL, père.

Qu'entens je!

CHARLES.

Il adore Caroline. Moins vertueuse, elle en eût fait mon ami, & il eût été mon protecteur auprès de vous. Mais elle a rejetté son amour, & c'est par lui que vous me persécutez, c'est pour lui que vous voulez me perdre, & c'est à lui que me redemanderont vos remords.

VERNEUIL, père, *au Comte.*

Vous ne répondez rien, Monsieur? Mon fils dirait-il la vérité?

CHARLES.

Je suis incapable de la trahir, même dans cette affaire, la plus importante de ma vie.

VERNEUIL, père, *au Comte.*

Je connais mon fils, & je le crois. Ce qui vient de se passer, votre embarras, votre silence prouvent votre crime & m'éclairent. Loin de moi ces amis perfides, qui, sous le voile d'un feint attachement, servent leurs propres intérêts, & sacrifient tout à l'égoïsme, dernière erreur d'un ame rétrécie & abjecte. Je ne consulterai plus que mon cœur, lui seul sera mon guide ; si son excessive bonté m'égare, au moins ne me rendra-t-il jamais injuste & tyrannique.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, VERNEUIL, fils.

VERNEUIL, fils, *accourant.*

Vous êtes sauvés, vous êtes sauvés ; je suis entré chez le Ministre avec la rapidité de l'éclair ; j'écarte ses valets, je perce la foule des solliciteurs, je parviens jusqu'à lui, & je tombe à ses pieds.

LE COMTE, *à part.*

Dieu !

VERNEUIL, fils.

On vient de commettre un crime sous votre nom, lui dis-je, & j'ose vous en demander justice. Mon frère a encouru l'indignation de son père ; mais son père était le seul homme qui, dans l'Univers entier, pût s'armer contre lui. Cependant un scélérat qui a surpris votre confiance,

ose en faire l'instrument de ses passions. Mon frère a mérité une épouse vertueuse & belle, Préval a voulu la lui ravir ; la noble résistance de cette femme, au lieu de le rendre à lui-même, l'a porté aux derniers excès. Il a conçu l'horrible dessein de faire enlever l'époux, pour subjuguer l'épouse sans défense & sans ressources. Mon père a consenti à ce projet, dont il ne prévoyait pas les suites; mon père, bon, & aimant, s'est rendu aux malignes insinuations d'un homme qu'il connaissait mal ; mais, Monseigneur, cet homme pourrait-il, même avec des vues légitimes, emprisonner le fils du Comte de Verneuil? Quand vous lui confiez des blancs, devez-vous en ignorer l'emploi? Doit-on en faire un moyen de séduction & de tyrannie? Pouvez-vous tolérer de tels abus? Au moment où je vous parle, mon frère, mon malheureux frère, est peut-être accablé sous le poids de ses fers. Bon citoyen, bon fils, bon mari, bon père, il a des droits sacrés à votre estime, & vous le rendrez à ma tendresse. Mon père mieux instruit, joindrait ses prières aux miennes, & si vous avez une grande place, Monseigneur, ce n'est pas pour fouler le peuple, c'est pour le soulager; si vous êtes revêtu d'une autorité sans bornes, c'est qu'on vous en a cru digne, & vous trahiriez à la fois & le Monarque & ses sujets, en ne protégeant pas l'innocence opprimée, & en ne sévissant pas contre son oppresseur.

LE COMTE, *à part.*

Je suis perdu.

VERNEUIL, fils.

Le Ministre me relève, m'embrasse, me console. Ce n'est pas la première fois, dit-il, que Préval a abusé de ma confiance. J'ai cédé aux marques

feintes d'un repentir simulé ; ses excuses, ses prières ne m'abuseront plus. Je ne le condamnerai pas sans l'entendre ; mais plus il m'a trouvé indulgent, plus je me montrerai inexorable. Qu'il vienne me rendre compte de sa conduite, voilà l'ordre qui lui en fait une loi, voilà celui qui vous remet dans les bras de votre frère, s'il n'a blessé que l'autorité paternelle, ce n'est que son père qui peut le poursuivre, ce n'est que lui qui peut prononcer sur son sort. (*Au Comte.*) Je vous remets l'ordre du Ministre ; celui-ci est respectable, car il est juste. Allez méditer des moyens de défenses illusoires, faux, & qui demeureront sans effet. Je m'apperçois que je n'ai dévoilé que la moitié du crime, je le découvrirai en entier. La probité, l'honneur & la nature vont s'élever contre vous, & vous n'étoufferez pas leurs voix.

LA FLEUR, *à part au Comte.*

Sortons du Royaume, Monsieur, on nous contraindrait à devenir honnêtes-gens. (*Le Comte sort avec sa suite.*)

SCENE VIII.

VERNEUIL, fils. VERNEUIL, père.
CHARLES. CAROLINE.

CAROLINE, *descendant le Théâtre.*

AH ! Je respire !

CHARLES.

Ah ! Mon frère ! Et Bazile, mon digne ami ?

VERNEUIL, fils, *cherchant Bazile des yeux.*

Il devrait être ici... il va t'être rendu, un homme de confiance s'est chargé de le délivrer; & m'a promis de seconder mon impatience. Il ne te reste plus qu'à désarmer un père qui t'a toujours aimé, & qui révoquera, sans doute, un arrêt surpris par le vice & consenti par l'erreur. Trop heureux si je puis assurer son bonheur, en le forçant à consentir au tien, & si je vois vos cœurs réunis enfin, s'entendre & se répondre!

SCENE IX, & dernière.

LES PRÉCÉDENS, BAZILE.

BAZILE, *sautant au col de Charles.*

ME v'la, mon ami, me v'la revenu, & mon plus grand plaisir est de te trouver encore respirant l'grand air.

CHARLES.

Ah! Mon ami, je ne sçais comment reconnaître...

BAZILE.

C'n'est pas la peine d'parler d'ça, tu vois ben qu'ça n'a duré qu'un moment.

CHARLES, *l'embrasse, & à son père.*

Pardon, Monsieur, si je me livre devant vous à toute ma sensibilité; mais il n'est pas mon père, & il ne m'a fait que du bien.

VERNEUIL, père, *avec douleur.*

Vous nous rendez justice à tous deux. Ah ! je l'avais prévu qu'une excessive sévérité me fermerait le cœur de mon fils.

CHARLES.

Que dites-vous, mon père ! Jamais ce cœur ne vous chérit autant que lorsque vous semblez vous repentir. Ne parlons plus du passé, ce souvenir vous fatigue & m'oppresse.. Pardon, pardon, mon père, je vous afflige... mais si vous daignez vous souvenir des paroles consolantes que vous m'adressâtes quand je vous quittai, si vous vous rappellez celle que vous venez de proférer, en présence du Comte, vous assurez votre repos, en décidant le mien, que vous demandais-je ? De ne pas vous déclarer mon ennemi. Gardez votre fortune; mais laissez-moi mon enfant, laissez-moi ma femme, ma chère femme, après ce qu'elle vient de souffrir, ce ne sera pas une grace que vous lui accorderez.

VERNEUIL, fils.

Rendez-vous, rendez-vous, un méchant vous a égaré : ses semblables vous condamneront, peut-être, mais les honnêtes gens, les pères, les bons pères diront : Charles a trouvé des vertus, il en avoit lui-même & Verneuil ne les a pas séparés.

CAROLINE, *avec timidité.*

Monsieur, j'ose à peine ouvrir la bouche ; mais vous devez m'entendre.

VERNEUIL, père.

Mes enfans, mes enfans... si je croyais que cet hymen... si mes principes...

BAZILE, *apportant l'enfant.*

Je ne sçavons pas circonloquer, nous, mais j'apportons not' dernier argument. (*Mettant l'enfant*

dans les bras du père de Charles.) V'la vot' fille; vot' petite fille, v'la vot' sang, v'la vos entrailles. Recevez c't'innocente, qui ne vous connait pas encore, mais qui bientôt vous redemanderait son père. Je ne sommes pas faibles, nous, je ne sommes pas flatteurs, je n'vous demandons pas grace; mais je voulons justice, & vous nous la ferez, si vous n'êtes pas un Prévôt. (*à Charles.*) Il la regarde, il pleure, il l'embrasse! (*à Verneuil, père.*) Hé ben, convenez, ventreguenne, qu'cinq cent Lettres de cachet n'vous procureriont pas un moment comme sti ci. Il la rebaise! (*Lui frappant sur l'épaule.*) Ah! brave & digne homme, pleurez, baisez, & revenez à nous.

VERNEUIL, père.

Je ne résiste plus, je ne résiste plus. Pour me défendre aussi longtems, il a fallu que... Cette enfant fera la consolation de ma vieillesse qui s'approche, elle en adoucira les amertumes. (*Tous tombent à ses genoux.*)

BAZILE.

Eh ben, quand j'vous l'ons dit qu'un père est toujours père, & qu'bon sang ne peut mentir.

CHARLES.

Ah, mon père, les expressions me manquent...

VERNEUIL, fils.

Que ne vous dois-je pas!

CAROLINE.

Ah, Monsieur, mon ravissement... mon trouble... ma reconnaissance...

VERNEUIL, père, *les relevant.*

Vous ne me devez rien, vous ne me devez rien. C'est moi, peut être, qui ai besoin d'indulgence. Bazile, vous ne nous quitterez plus, votre fran-